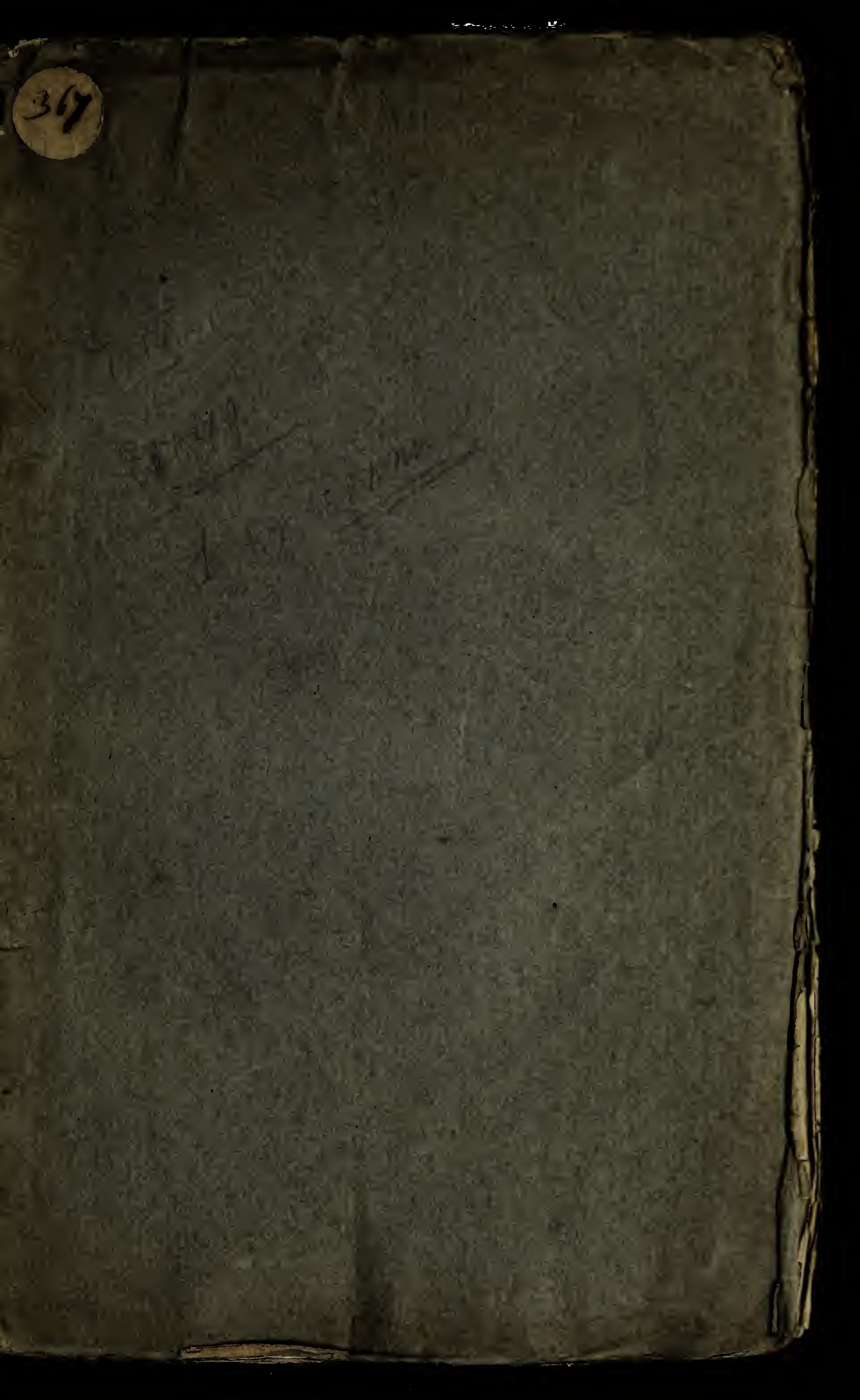
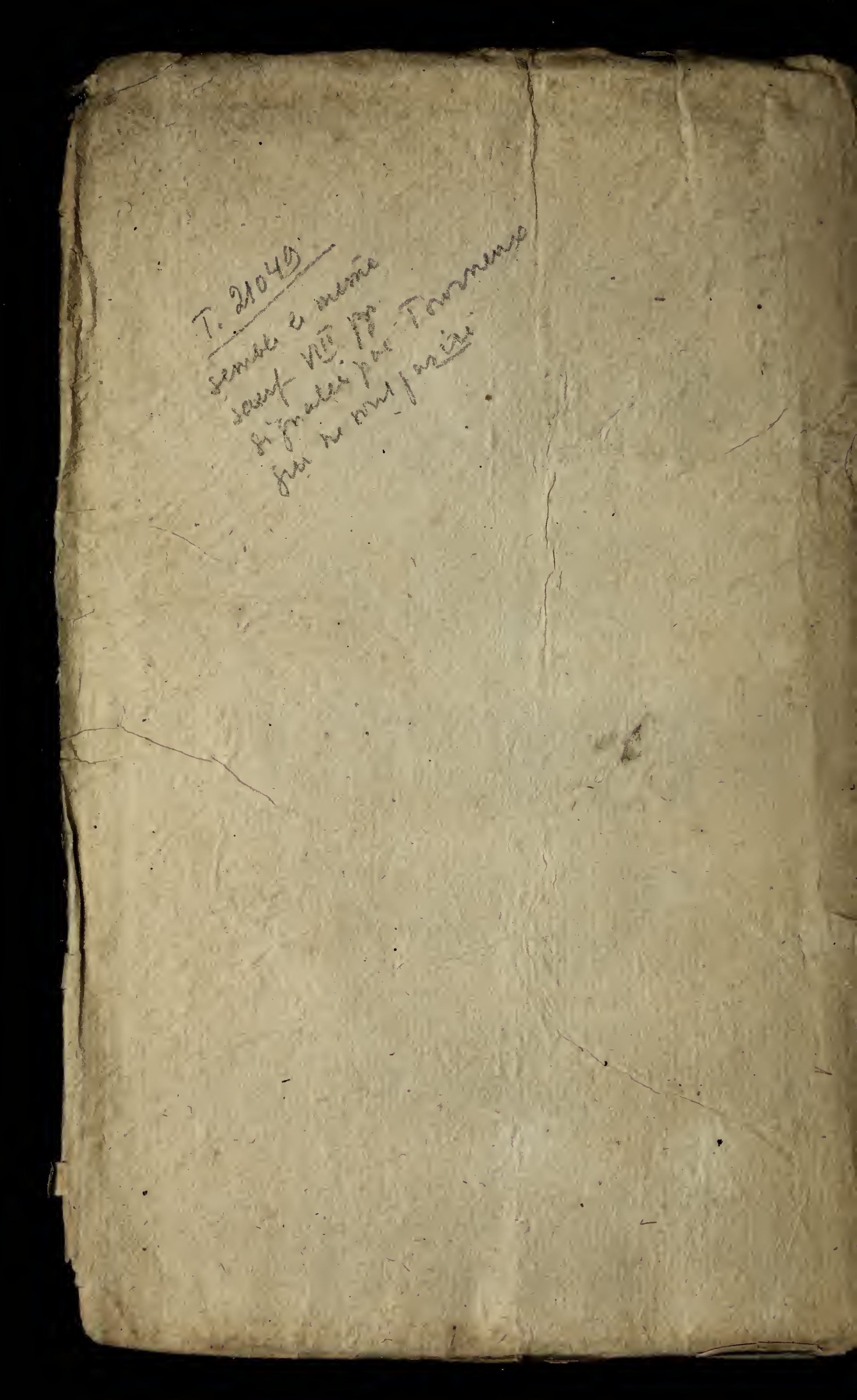




semble le même
sauf VIII pp.
signalées par Tourneux
qui ne sont pas ici

ESSAIS HISTORIQUES
SUR
LA VIE
DE
MARIE-ANTOINETTE D'AUTRICHE,
REINE DE FRANCE;

Pour ſervir à l'Hiſtoire de cette Princeſſe.

Dum vitant ſtulti vitia, in contraria currunt.
Horat. Sal. 2.



A LONDRES,
Chez STAMPE, Libraire.

M. DCC. LXXXIX.



ESSAIS HISTORIQUES.

Il n'y a rien de plus intéressant pour l'histoire que les faits des héros & des héroïnes dans tous les genres ; ils furent toujours accueillis et regardés comme le véritable aliment des connoissances utiles ; chacun a ses vertus et ses vices, et chacun est héros dans sa partie ; le plus grand scélérat marche à côté du plus grand homme : de même que la femme qui

a le plus de mœurs et de conduite est souvent confondue avec la plus licentieuse et la plus débauchée. Le masque sous lequel chacun s'enveloppe entraîne souvent l'illusion, et détermine les réputations. Le public appelle le héros scélérat, et scélérat le héros; vertueuse la catin, la tribade, et catin la vertueuse.

Tels furent de nos jours le roi de Prusse et Mandrin. Héros chacun dans leur partie, ils étonnerent l'univers par leur génie, leur conduite, leur bravoure, et leur succès : il est vrai qu'ils n'eurent pas la même fin. Telles furent la comtesse Dubarry et Marie-Antoinette. (1) La premiere étonna l'univers, les ruelles et les carrefours de Paris par sa crapuleuse et dégoutante débauche; la publicité qu'elle y mit n'eut d'autres bornes que celles des choses possibles. Même débauche dans Marie-Antoinette, même effervescence de passions; hommes, femmes, tout est à son gré, tout lui convient, et sa maladresse, ainsi que ses étourderies donnent involontairement à sa conduite la publicité que la premiere cherchoit par état. Ces deux femmes célèbres se ressemblerent encore dans l'art de tromper et d'avilir

celui qu'elles devoient faire respecter. Louis XV. fut, jusqu'à sa mort, la dupe la plus complette de la Dubarry, qui, sans aucuns égards, faisoit partager sa couche avec le premier valet, comme avec le premier des courtisans. Louis XVI eſt également trompé et avili par sa femme, sans avoir l'air d'imaginer seulement que cela puisse être.

C'est de cette célèbre Princesse dont nous voulons parler; elle entre dans la carriere avec tant de moyens, que l'on peut assurer qu'elle y jouera un rôle brillant, et que son nom pourra dignement occuper une place à côté des Médicis, des Marguerite de Valois et de plusieurs autres Reines et Princesses dont l'histoire nous a conservé des anecdotes aussi curieuses que rares.

Marie-Thérése, mere de notre héroine, cette femme rare et au-dessus des éloges comme elle étoit autrefois au-dessus des préjugés, avoit le grand art de cacher ses défauts et son inconduite sous les déhors du génie, de la vertu, et de la plus grande énergie. Sa marche, dans tous les événemens de sa vie, fut telle qu'il fallut toujours placer une grande action à côté de ce que son tempérament lui faisoit faire de

blâmable. Cette grande Reine partagea ses vices à ses trois filles, mais ne leur laissa rien de ses vertus. Nous allons connoître la Reine de France. Celle de Naples est d'une nullite dont il y a peu d'exemples. La troisieme qui a épousé le Duc de Saxe-Teschen porta dans le lit nuptial, et à côté du plus robuste allemand des Circles, des preuves non-équivoques de son incontinence ; elle ne dut même ce mariage qu'à cette fâcheuse circonstance.

Marie-Antoinette arriva en France en 1770, pour y consommer le mariage le plus extraordinaire qu'il soit possible d'imaginer. Il n'est pas hors de propos de faire ici le tableau de la situation de la cour dans ce moment ; il donnera l'idée des causes de ce mariage et de ses suites ; il justifiera peut être en quelque sorte les déréglemens que nous allons faire connoître.

Le duc de Choiseul, digne émule des Richelieu et des Mazarin (2), étoit en quelque sorte premier ministre, par l'ascendant qu'il avoit pris sur Louis XV, le plus foible des hommes, et qui étoit devenu le plus méprisable des princes de son siecle. Ce duc, aussi intriguant qu'adacieux, avoit payé cette faveur par une

soumission , une obéissance servile, et par l'accomplissement du crime le plus affreux qui ait été imaginé en politique. Quelqu'assuré qu'il fut de la durée de son crédit et de son autorité, il craignit les intrigues d'une maîtresse qu'il avoit méprisé, et même insulté publiquement : en cela il manqua de politique. La Dubarry cabaloit, son parti étoit puissant; le duc avoit des ennemis; il avoit fait des réformes; il étoit depuis long-temps en place, à la cour on aime les changemens; enfin il craignit une chûte prochaine. Il étoit naturel qu'il cherchât à s'appuyer d'une protection majeure; il crut le faire en projettant, et exécutant le mariage de la jolie archiduchesse avec le dauphin. Quand la France n'auroit d'autre reproche à lui faire que celui d'une pareille alliance, cette époque suffiroit pour l'avoir à jamais rendu odieux à la nation.

La Dubarry, cette courtisanne si décriée par sa crapule et ses débauches, occupoit le trône des Bourbons. Des bras des laquais, des coureurs et des savoyards elle étoit montée en premier échellon, dans ceux du comte Dubarry, l'homme le plus méprisé et le plus méprisable, et de-là dans ceux du roi. Créature indigne de vivre, qui asservissoit Louis sous

le poids des ordures, des infamies, des injuſtices, de l'avilissement, et avoit fini par en faire un vrai Sardanapale. C'étoit ce rebut du genre humain qui, aidée de quelques courtisans aussi méprisables qu'elle, des Richelieu, des Fronsac, des d'Aiguillon, des Villeroi, des Maupeou, et de tant d'autres dont les noms sont bien faits pour salir ma plume ; c'étoit, dis-je, elle qui tenoit en main les rênes de la monarchie françoise. Voilà la faction qui renversa dans un instant de débauche le colosse d'autorité que le duc de Choiseul avoit bâti sur sa tête, et auquel il avoit adossé la duchesse de Grammont sa sœur. Moderne Médicis, méritant à juste titre qu'on lui attribuât ce que disoit un grand poëte de cette princesse, *qu'elle possédoit tous les vices de son sexe et pas une de ſes vertus.* Cette femme intriguante et hautaine, habituée à exercer la domination la plus dure sur tous ceux qui environnoient son char et celui de son frere que l'on pouvoit appeller leur lit commun, voulut l'étendre jusques sur Marie-Antoinette. Déjà celui qui avoit fait périr le pere avoit jugé à la foiblesse du fils combien il seroit aisé de s'emparer de son esprit : c'en étoit fait, ce prince étoit sous le joug, et la France alloit être en proie à l'orgueil et à l'ambition de ces

deux personnages ; la Dubarry chassa de la cour cette race infernale. La pucelle d'Orléans sauva la France ; la nation eut à la Dubarry la même obligation. Il s'en faut bien que l'une et l'autre aient eu les mêmes motifs et la même conduite.

Si le duc de Choiseul avoit sçu gouverner le trop foible Louis XV, au moins cet empire n'avilissoit pas absolument le monarque ; mais personne dans l'univers ne lui pardonna l'excès de son attachement pour la Dubarry, on ne pardonna pas davantage aux courtisans que je viens de nommer, la cour basse et rampante qu'ils faisoient journellement à cette catin, malgré qu'elle les traitât sans cesse de la maniere la plus outrageante. Ce que l'on aura peine à croire, c'est qu'à la cour de France, il se soit trouvé des femmes assez basses pour former sa société, et la présenter (3). La duchesse de Valentinois, la vile maréchale de Mirepoix, la grosse princesse de Tingry, et plusieurs autres qui ne couroient point de risque de s'avilir, furent créées les compagnes de la favorite ; elles se chargerent gratuitement de lui montrer l'art qu'il falloit employer à la cour ; de la décrasser, et de lui faire perdre sur-tout en public, le ton grivois qu'elle avoit,

et qui la faisoit briller dans ses orgies ; la comtesse de Bearn eut l'effronterie de la présenter, ce coup d'éclat l'a perdue à jamais ; la favorite fut méconnoissante et fit peu pour elle : quelqu'argent, une place de gentilhomme de M. le comte de Provence pour le chevalier de Bearn son fils, et des rebuffades continuelles furent sa récompense ; à la fin, elle fut forcée de quitter la cour ; son fils perdit sa place pour s'être battu aussi lâchement que mal-à-propos contre le marquis de la Châtre, autre gentilhomme de M. le comte de Provence, pour des propos tenus contre sa mere. Le chevalier de Bearn fut renvoyé à son régiment, on nomma à sa place, et pour augmenter les mortifications on combla son adversaire des faveurs les plus marquées. Le comte de Bissy, depuis long-temps l'agent libertin du maréchal de Richelieu, qu'il avoit marié pour récompense de ses services à la Bontems, fut choisi pour donner la main à la Dubarry lorsqu'elle monta dans le lit de son maître ; ce fut Buffaut qui, au moment de faire banqueroute, et se souciant fort peu de la faire plus ou moins forte en cas de non-succès, lui fournit ses premieres jupes et lui fit son trousseau. Les dettes de Bissy furent payées en récompense. Buffaut ne fit pas ban-

queroute, il gagna un million, et on força la ville de Paris de le prendre pour son trésorier ; il remplit cet emploi avec toute l'insolence d'un parvenu, et finit, en trahissant les devoirs de l'amitié, par épouser la maîtresse de son ami, femme entretenue publiquement.

Le conseil étoit composé de ministres presque tous târés. M. de Maupeou étoit chancellier ; le duc de la Vrilliere, au département de la maison du Roi ; le duc d'Aiguillon, à celui de la guerre et des affaires étrangeres ; de Boynes, à la marine, et l'abbé Terrai aux finances, remplissoient l'Europe du bruit de leurs glorieux exploits, de leurs intrigues, de leur inconduite, de leurs fripponneries et de leur incapacité. A chaque instant ils portoient le fantôme du monarque à des démarches inconsidérées, d'après lesquelles il étoit obligé de reculer faute d'énergie et de moyens ; enfin le bouleversement total des regles, des loix, et l'épuisement des finances de l'état furent le résultat des décisions de ce conseil.

Les princes du sang, seule et unique société que pouvoit avoir la dauphine, n'étoient pas plus faits que le reste de la cour pour lui

donner des leçons d'honnêteté, les uns s'avilissoient dans la plus crapuleuse débauche; d'autres faisoient servilement la cour à la créature qui étoit devenue l'idole du maître ; le reste sans force, sans esprit, comme sans honneur, s'avilissoient par leur silence même sur les désordres où l'on mettoit les affaires de l'état; ou par des retraites aussi humiliantes pour eux que funestes au bonheur des peuples, un duc d'Orléans se mariant avec sa maîtresse et s'occupant uniquement a jouer la comédie; son fils, le duc de Chartres (4), à force de lâchetés déshonorant le sang des Bourbons; le prince de Conti le souillant par sa crapule; son fils, le comte de la Marche, par la cour assidue qu'il faisoit à la Dubarry, dont il étoit le premier écuyer de main; le prince de Condé vivant ouvertement avec une femme qu'il soutient pour plaider contre son mari, et n'ayant des Condé que le nom, beaucoup trop lourd à porter pour lui; le duc de Penthievre, le caffard le plus décidé, ayant tous les vices des dévôts et pas une de leurs vertus; le comte d'Eu vivant habituellement avec les hôtes des forêts auxquels il ressemble en tout point, et auxquels, il n'auroit pas dû, par cette raison, faire une guerre si opiniâtre.

Les princesses, pour lors en petit nombre, faisoient un parti séparé de leurs maris. La seule duchesse de Chartres méritoit la confiance de la Dauphine ; ses vertus l'en éloignerent. Toutes les femmes de la cour (un bien petit nombre excepté) étoient, ou catins, ou tribades, ou joueuses, ou escrocs, et en général la plus mauvaise compagnie de l'Europe.

Quand bien même Marie-Antoinette n'auroit pas apporté à la cour de France le germe de tous les vices, même de celui d'un amour effréné pour son sexe, il n'eût pas été étonnant qu'à son âge, entourée de tels gens, et témoin de tout ce déréglement, elle n'eût pas préféré la marche séduisante à la vie monotone et triste que son auguste et nul mari étoit dans le cas de lui faire passer. Comment, en effet, peut-on présumer qu'une jeune princesse vive, ayant du tempérament, pût rester isolée avec un mari sans passions comme sans goût ; la laissant à elle-même ou à des femmes sans mœurs, qui avoient des motifs différens de la séduire ou de s'emparer de son cœur, peut-être encore innocent, mais ayant de grandes dispositions à cesser de l'être.

La Dauphine, arrivant à la cour, y plut

généralement : une jolie physionomie, une taille svelte, de l'enjouement, caressante, attentive et bien instruite, elle fut un moment l'idôle de la cour et de la nation ; son début fut heureux. On peut croire que le plan d'une vie assez libre, pour pouvoir donner carrière à ses goûts, étoit entré de bonne heure dans la tête de cette princesse. L'étiquette de la cour de France, tout différent de celui de la cour de Vienne, tout en annonçant la grandeur est une sauve-garde pour l'honneur des princes ; la gêne continuelle et l'obsession où sont leurs épouses éloignent les prétendans, et déconcertent les projets les mieux conçus. Sans cesse observée et jalousée, une jeune princesse est réduite à son mari pour toute nourriture ; et quand ce mari ne peut rien, il n'y a guere qu'un aumônier ou un confesseur qui puisse y suppléer : ce n'étoit pas-là le compte d'Antoinette.

Cette princesse commença, sous de vains prétextes qui ne pouvoient que plaire au Roi, par diminuer les liens dans lesquels on la tenoit ; elle vouloit entrer seule dans l'appartement de son grand-papa, et à quelle heure elle le desireroit ; elle se promenoit dix fois le jour sans suite et sans appareil, pour se faire

voir, disoit-elle, à un peuple qu'elle aimoit, et dont elle vouloit être aimée. Madame de Noailles, premiere dame d'honneur, dont on n'avoit pas fait à la princesse un portrait avantageux, fut prise en grippe, ridiculisée, et fort peu écoutée dans ses continuelles représentations, qui avoient toujours pour but et pour finale *l'étiquette de la cour de France;* elle fut de-là surnommée *madame Etiquette.*

Le goût de Louis pour sa petite fille ne fut pas de longue durée. Le Dauphin et les Princes ses freres, toute la famille enfin avoit une aversion décidée pour la Dauphine; monsieur le Dauphin sur-tout ne faisoit pas échapper la plus légere occasion de la mortifier. Le Roi eut bien désiré que la Dauphine eut fait changer cette haine et cette conduite dans des sentimens tout opposés; lui en dit quelque chose; il eut même la bassesse de faire manger cette impudique créature avec celle qui tenoit la place de la Reine de France. La jeune princesse auroit dû en être révoltée; elle ne fit que se permettre à cet égard les plaisanteries les plus ameres. Le Roi ne put les ignorer, il n'osa montrer ouvertement son mécontentement; mais il devint froid, rêveur, et cessa dès ce

moment les choses agréables qu'il disoit sans cesse à la Dauphine.

Ce changement fut comme le signal des dissentions domestiques qui agiterent et qui agitent encore la famille royale dans l'intérieur ; ces dissentions, qui ont plus d'une fois causé de scandaleux spectacles, aigrirent le caractere de Marie-Antoinette, qui jusque là avoit vu plier tout devant elle à l'ombre de la faveur étonnante où elle étoit auprès du Roi.

Madame la comtesse de Provence, la plus vaine, la plus intriguante et la plus jalouse des êtres féminins (5), ne se consoloit pas de n'avoir pas été appellée à la place la plus proche de la couronne; elle haïssoit mortellement la Dauphine, autant qu'elle méprisoit sa sœur, la comtesse d'Artois. Cette derniere, sans consistance, sans esprit, sans idées (6), n'est occupée tout le jour qu'à écouter les sales discours de la Dupuis, sa femme-de-chambre et nourrice de son époux, auquel par fois elle procure des femmes ; cette princesse, dis-je, seroit dans la plus parfaite nullité et la plus délaissée de toutes les princesses, si son tempérament ne lui eût donné la faculté de

faire des enfans ; sa fécondité fais son existence, son crédit, et malgré ses défauts la rend au moins supportable aux françois qui aiment, sans savoir pourquoi, à voir des enfans dans la famille de leur Maître

Ces trois jeunes femmes (7), comme on le voit, étoient plus faites pour recevoir toutes les impulsions que pour en donner aucune ; aussi chacune d'elles a pris celles que lui ont donné les femmes qui l'approchoient le plus. Comme leurs foiblesses a fait souvent varier en amitié leurs passions dans ce genre et leur caractere fournissent un composé aussi bisarre qu'indéfinissable.

Les trois princes leurs époux n'ont pas plus de force que de valeur. L'aîné, absolument inepte, se meut par une vanité intérieure qui fait qu'il rapporte tout à lui. Tant qu'il a été dauphin, ses occupations, ses goûts et ses plaisirs ont annoncé combien étoit étroit le cercle de son génie ; depuis qu'il est Roi, un sourire, une caresse de sa femme change tout, fait tout, et culbuteroit la monarchie, s'il n'étoit retenu par quelques considérations que lui inspire le comte de Maurepas. Ce chef du conseil du plus foible des princes,

et du conseil le plus originalement composé, a pour principe unique une indifférence suprême pour tout ce qui peut arriver ; tranquille sur tous les événemens, occupé uniquement des fonctions de son estomach ; pour lui le reste est un vain songe. De sa garderobe il voit s'annuller & tomber les ministres qui se croyent le plus solidement établis ; & il se délecte de la bassesse des gens qui veulent être quelque chose. Homme d'esprit, plein de talens, homme charmant en société, qui rend sa vieillesse aimable ; mais absolument mauvais ministre par son insouciance. Comme c'est moins des ministres que nous voulons parler que des maîtres et maîtresses, il ne sera question souvent de ce vieillard octogénaire que par la raison qu'il est à la fois au Roi, à la Reine, à Monsieur, à Madame, à monsieur le comte et à madame la comtesse d'Artois ; qu'il rit de tout, glose sur tout, et qu'il est content pourvu qu'il digere à son aise à l'aide des bouffonneries, de ce plat Beaumarchais qui, à tant par soirées, représente aux soupés, derriere le fauteuil du comte et de la comtesse de Maurepas.

Le Roi est donc un homme nul et de toute nullité, tant au physique qu'au moral

Monsieur

Monsieur est atteint et convaincu d'une aussi fatale conformation ; ce qui rend Madame furieuse, sur-tout quand elle voit les grossesses de la Reine et sa stérilité, malgré qu'elle ait employé pour la faire cesser les mêmes moyens qu'Antoinette. Monsieur est haut, vain, dur, politique, sans esprit et vilain (8) ; sa constitution n'annonce pas qu'il fasse de vieux jours, et son génie ne nous promet pas de grandes choses. Il parle de tout parce qu'il a une mémoire prodigieuse, sans avoir rien approfondi ; il s'enferme dans son cabinet pour avoir l'air de donner une partie du jour à l'étude et à acquérir des connoissances utiles ; mais il ne s'y occupe qu'à des niaiseries ou à faire un journal critique des événemens de la monarchie, et de tout ce qu'il apprend de ses flagorneurs, qui font la gazette de la cour et de la ville ; souvent il passe des heures entieres à admirer ses diamans, qu'il aime avec concupiscence, qu'il achete usurairement et qu'il accumule comme un avare amasse de l'or pour se mettre sans cesse à genoux devant. Ce prince avant d'être marié étoit galant avec les femmes, et avoit même l'air de suivre à cet égard les traces de ses ancêtres; mais depuis il semble qu'il ait contracté avec sa femme l'air méprisant et dur

qu'elle a vis-à-vis de ce qui l'entoure; il ne voit plus les femmes que pour leur trouver des ridicules, il n'en parle plus que pour en dire des ordures, ce qu'il aime avec passion; on sait qu'il a pour maîtresse une madame du Terrage, femme d'un premier commis du contrôle général; mais on ignore pourquoi il la conserve, et à quel usage il s'en sert.

M. le comte d'Artois, le moins mausade des trois, (9) seroit d'une jolie figure s'il n'avoit pas toujours la bouche ouverte, ce qui lui donne un air bête, qu'il ne justifie que toutes les fois qu'il veut parler; il est bien fait, il a assez bonne grace; brusque, dur, emporté, vilain, n'ouvrant la bouche devant les femmes que pour leur dire des ordures, et les faire rougir, et devant les hommes que pour leur dire des grossieretés auxquelles l'on riposte souvent. Ce prince n'aime à la fois que les femmes, le jeu et le vin; vivant dans la débauche de toute espece, avec son Coriphée, le duc de Chartres, le plus plat, et le plus lâche des princes de son sang, qui réunit en sa laide personne tous les vices imaginables; escroc, avare, ivrogne, sans mœurs comme sans vertu; il est la honte de la famille, comme l'exécration des françois (10). Le comte d'Artois n'est

entouré dans son intérieur que d'especes, à commencer par le prince d'Henin, son capitaine des gardes, digne en tout genre des emplois dont on le décore journellement, maquerau, bardage, etc. etc. une foule d'etc.; de plus, ci-devant premier maître d'hôtel, et premier intendant des finances et maisons de Sophie Arnauld, premiere chanteuse de l'académie royale de musique, et premiere tribade de son siècle.

La Dauphine à son début eut l'air de s'attacher le comte d'Artois : il en sera parlé à son lieu. Elle commença donc à bannir de la cour toute espece d'étiquette et substitua la liberté la plus décidée au cérémonial imposant et respectueux établi par la feue Reine, seule bonne chose que cette princesse ait fait de sa vie. Elle ne tarda pas de s'ennuyer des inutiles caresses de son époux, et autant par goût naturel que pour donner le change, elle se livra aux emportemens et aux caresses de ses femmes.

Antoinette formoit de loin le projet de devenir grosse; c'étoit le point essentiel des instructions qui lui avoient été données en partant de Vienne, par la savante Impératrice,

sa mere. Elle permit à son auguste époux d'épuiser toutes ses ressources sur cet objet ; elles furent aussi courtes que vaines. Il fallut donc avoir recours à un amant ; on ne vouloit pas descendre dans la classe des machines à engendrer ; on vouloit un joli homme, un homme aimable, enfin quelqu'un qui, avec de grandes facultés, pouvoit en quelque sorte être avoué, et tel que cette aventure, si elle devenoit publique, ne put le perdre.

N'osant pas délibérer seule sur un objet de cette conséquence, Antoinette envoya un courrier secret et sûr à Vienne ; parce qu'elle ne vouloit pas se fier au général Merci, qui n'avoit pas inspiré la confiance, et avec lequel d'ailleurs on ne pouvoit être trop long-temps en conférence. Le courrier revint et apporta la réponse de l'oracle consulté : la voici mot à mot. » Puisque vous avez du » goût pour les femmes, ma chere fille, « il faut vous satisfsire ; mais y mettre de la » constance, de la modération et de la rete- » nue : la premiere de ces vertus conserve la » réputation et les autres la santé, puisque » rien ne mollit et n'use d'aussi bonne heure » que ce métier. Votre mari ne peut ni ne » pourra jamais vous faire d'enfants ; ce mal

» eſt grand sans doute : une Reine ſtérile eſt
» sans considération comme sans appui; mais
» ce mal n'eſt pas sans remede. Il faut donc
» faire comme moi, prendre un faiseur; choi-
» sissez-le comme j'avois choisi le prince
» Charles, grand, beau, jeune, et sur-tout
» vigoureux, prenez-le dans les hommes de
» la cour les plus proches de vous; cet évé-
» nement ne pourroit, quoiqu'il en arrive,
» les compromettre; ce sera un appui de
» plus pour vous, en cela vous serez plus
» heureuse que je ne l'ai été; tout l'univers
» a connu ma galanterie et ses effets; on peut
» ignorer la vôtre, si vous la couvrez avec
» soin du manteau de votre passion pour votre
» sexe; mais, je vous le répete, ma fille,
» ménagez-vous ». Le conseil fut suivi et (à la discrétion et la conſtance près) tout alla comme la chere maman l'avoit ordonné.

La duchesse de Péquigny fut la premiere honorée de la confiance et de l'intimité de Marie-Antoinette. Elle amusa long-temps par ses bons mots et son esprit, sur-tout par ses continuelles plaisanteries sur le compte de la Dubarry, qui étoit la bête noire de toute la famille, mais cet esprit caustique et son goût pour le sarcasme la firent craindre et lui firent

des ennemis, elles profiterent pour la perdre de ce qui la faisoit aimer ; elle fut disgraciée.

Le feu duc de la Vauguyon, cet ennemi capital du duc de Choiseul, auquel il faisoit une guerre ouverte, cherchoit à appuyer son parti déjà chancelant. Il imagina que s'il pouvoit placer la duchesse de Saint Maigrin, sa bru, dans le lit de la Dauphine, elle pourroit servir à ses vues contre son ennemi et obtenir la place de dame d'atours. Cette ducheffe, une des plus belles et des plus aimables femmes de la cour, étoit bien digne d'occuper la place de favorite ; elle y parvint aisément et plut beaucoup dans le déduit amoureux ; mais son regne ne fut pas de longue durée. Son peu de génie en politique lui fit ménager la comtesse Dubarry, sans cependant la voir ; mais elle ne la déchiroit pas en particulier et ne lui faisoit pas des mines en public ; elle voulut ce qui s'appelle ménager la chevre et le choux : cela déplut souverainement, et cette nouvelle amante ne tarda pas à être répudiée.

Madame la duchesse de Cossé succéda à madame de Saint-Maigrin ; elle fut nommée premiere dame d'atours à la demande de sa

maîtresse qui en parla au Roi, en excluant nommément madame de Saint-Maigrin. Cette troisieme eût joui de la plus grande et la plus constante faveur, si son caractere sérieux, philosophe et raisonnable eût pu sympathiser un peu davantage avec la frivolité et le goût des plaisirs vicieux de la Dauphine : la même année vit éclorre et finir cette intimité.

Jusqu'à la mort de Louis XV, ce goût pour les femmes n'avoit encore que laissé entrevoir dans Marie-Antoinette que celui qu'elle auroit dû avoir plus naturellement pour les hommes. Elle sembla pour un moment avoir jetté les yeux sur le comte d'Artois; mais on assure que ce prince, peu capable d'ailleurs de la moindre réflexion, en fit assez pour ne pas vouloir courir les risques de se donner un maître : soit par ce motif, soit par celui de la vie trop licencieuse qu'il préféroit à la nécessité de mettre de la retenue et de la délicatesse dans un pareil engagement, tout parut se réduire entre le petit frere et la petite sœur à des promenades nocturnes et des jeux trop innocents pour qu'ils pussent être long-temps du goût de la bouillante Antoinette.

La marquise de Mailly occupoit, pendant

cet intervalle ; le siége de la confiance et de l'intimité ; elle étoit de toutes les parties et de tous les conseils de la nouvelle Reine ; elle épioit tout, savoit tout, et rapportoit tout. Enfin le comte de Dilon, surnommé le beau Dilon, revint à la cour où il avoit été page, et tourna tous les yeux vers lui : la Reine ne fut pas la derniere à qui il fit impression ; elle fit des avances, et fut préférée. De son côté, Dilon chercha à plaire et réussit : sans esprit, sans amabilité, une figure aussi usée que son existence, voilà en bref le portrait de celui qui devint le héros du jour, héros qui n'a que le masque de l'homme et de l'honneur. A Spa, il fut menacé de coups de bâton en présence du Roi de Suède ; il a fait des excuses à celui qui les lui a proposés : semblable au Dilon qui vit à Bruxelles, il a pour tout mérite une belle figure, une ame sale, et un cœur aussi lâche qu'avili.

La séduisante Reine eut le secret de faire goûter son chevalier à son imbécile de mari, au point de lui faire accorder des graces et une faveur marquée : quand on jouoit, le Roi étoit le caissier de Dilon, et lui donnoit l'argent dont il avoit besoin pour faire la partie de la Reine. Dilon perdoit toujours,

et cela n'ennuyoit pas le Roi, qui n'est pas plus généreux que ne le sont en général les Bourbons. Il prît enfin cette liaison de la meilleure part jusqu'au moment d'une indiscrétion marquée. La Reine, à un des bals qu'elle donnoit au château, et pendant lesquels elle ne dansoit presque qu'avec Dilon, prétendit avoir une palpitation de cœur effroyable : elle fit mettre la main sur son cœur à son auguste époux ; et après lui, au cher Comte, qui eut la hardiesse de s'y prêter en présence de son maître. Le Roi prit mal la plaisanterie ; on craignit déjà pour Dilon ; mais l'humeur ne tarda pas à disparoître. L'adroite Antoinette appaisa tout avec une caresse et quelques mots tendres : l'amant reprit la confiance avec la faveur, et le nigaud de mari rentra dans son insouciance et sa nullité.

Malgré la Reine, Dilon partit pour son régiment ; après qu'elle eut vainement demandé au rétif M. de Muy une dispense de rejoindre, sous prétexte que ce colonel lui étoit nécessaire pour ses bals et ses promenades, la séparation fut cruelle de part et d'autre. Madame la princesse de Guémené secha les pleurs de l'amante, et quelques grisettes consoloient l'amant.

Les amours de la Reine, pour la vigoureuse et lubrique Guémené, furent de nature à faire augurer aux plus fins courtisans que son regne auroit la plus longue durée. Un rendez-vous n'attendoit pas l'autre; on faisoit dans l'intérieur des séances de deux heures, encore ne pouvoit-on parvenir à y éteindre les feux de sa passion; car en public, et devant les femmes-de-chambre, on se faisoit les caresses les plus lascives. Tant d'amour cependant s'évanouit, et fut traité comme une affaire de garnison; le militaire revint de son régiment, et madame de Guémené se retira.

L'hiver, cette année, fut des plus bruyans; les bals à la cour, ceux de l'opéra, le jeu, les soupers agréables, et les spectacles occuperent toute la cour. Dès que l'on fut assuré que la Reine se rangeoit un peu du côté des hommes, les seigneurs de la cour se mirent sur les rangs. Le fade et merveilleux vicomte Delaval se crut un moment en faveur; mais on donnoit le change. Dilon étoit sur les dents, et ne faisoit que de l'eau claire; il falloit changer et mieux choisir à tous égards; les intrigues, les démarches, les propos furent pendant cet hiver poussés à l'excès; la Reine se conduisit avec une si indécente liberté,

que les prudes de sa cour se crurent en droit de lui faire des représentations.

Madame la princesse de Marsan, qui ne connut de l'amour que les peines, et qui pleure encore la perte d'un amant chéri, tué pendant la guerre de 1744; madame de Maurepas, digne et très-respectable passion de l'abbé de Verry, hasarderent quelques remontrances que l'on écouta avec bonté, mais dont on fit peu de cas : cela devoit être ainsi.

Enfin le succès couronna les vœux d'Antoinette ; elle avoit long-temps donné le change sur ses goûts et sur ses passions, et croyoit, par ce moyen, avoir masqué la dominante : elle devint grosse, matiere aux observations; toute la cour se crut intéressée à cet événement. Monsieur et Madame, M. et madame la comtesse d'Artois ne trouverent pas le fait plaisant. Chacun eût donc son cercle, et chaque parti déchira à belles dents la pauvre Antoinette.

Cette grossesse avoit pris époque pendant les bals et les fêtes que la Reine donna à son frere l'archiduc, qui fit en France, pen-

dant son séjour, autant de sottises que de démarches. Vain sans valeur, haut sans décence (11), il montra la grossiereté allemande dans tout son jour. Il n'est pas de mon plan de parler de son impolitesse ni de ses prétentions chimériques envers nos princes. Il parut à la cour pour s'y faire juger et mépriser; et si le Sartine et le duc de Choiseul n'eussent fêté ce petit prince, il eut passé en France comme ces charlatans, qui ne sont remarqués que les premiers jours qu'ils font rire.

Chacun raisonna sur cette grossesse : les femmes qu'elle avoit eu, et qui l'avoient cru uniquement attachée à son sexe, ne lui pardonnerent pas d'avoir eu un amant; c'est l'usage des dames de cette religion. On chercha le héros, il fut aisé à trouver : on nomma le duc de Coigny, et toutes les conjectures se réunirent en sa faveur. Ce seigneur aimable, d'une belle figure, ayant les mœurs les plus douces, et la tournure la plus satisfaisante, des yeux qui parlent beaucoup, et une santé en tout point différente de l'expirant Dilon, avoit, depuis quelque temps, fixé les regards de la Reine ; il s'étoit conduit avec la plus grande circonspection, et l'auroit menagé, si elle n'eut pas elle-même cherché la publi-

cité par ces imprudences. On calcula l'heure, le moment et le lieu où la grossesse s'étoit opérée. On rappella un bal de l'opéra où la Reine s'étoit masquée en capotte grise, et avoit fait masquer de même plusieurs femmes de sa suite ; le duc étoit seul dans une loge aux secondes : à la faveur du déguisement, Antoinette se perd parmi ses compagnes, se glisse dans la foule, et vole à la loge. Quelques minutes après, la suit, inquiete, cherche la princesse ; on la trouve sortant de la loge, et si agitée de l'acte qu'elle venoit de faire, qu'elle tomba presque évanouie sur l'escalier : une femme marqua cet instant sur ses tablettes ; elles circulerent et presque toutes les femmes de la cour l'eurent sur les leurs écrit en lettres d'or. Madame de Guémené, dont l'outrage étoit le plus récent, fut celle qui se contint le moins dans ses propos ; elle fut disgraciée avec dureté, renvoyée de la cour et remplacée dans sa charge de gouvernante par madame de Marsan, malgré son sermon si infructueusement et si maladroitement fait.

La Reine regardoit sans doute ses intrigues avec les hommes ou comme une nécessité, ou comme un goût de passage que les filles appellent des *caprices* : elle ne pouvoit d'ail-

leurs éteindre ses bouillans désirs dans les suites d'une intrigue qui ne fournissoit pas des moyens d'être sans cesse avec l'objet qui les inspiroit ; c'est ce qui la détermina à conserver toujours une femme avec laquelle elle étoit dans la plus étroite liaison. Madame la princesse de Lamballe, depuis long-temps l'amie d'Antoinette, ne fut initiée dans les grands mystères de l'intimité qu'après madame de Guémené. On avoit tout fait pour madame de Lamballe. Madame de Noailles avoit commencé son service auprès de la Dauphine par déplaire souverainement, et cela n'est pas difficile à présumer. Elle éprouva de la part de sa maîtresse tous les désagrémens de toutes les rebufades imaginables ; mais les Noailles se rebutent-ils ? Rien ne leur coûte, rien ne les mortifie, rien ne les arrête quand leur intérêt y est pour quelque chose. Madame Etiquette en suivant ce systême, ne vouloit pas se retirer, et il n'étoit pas décent de la chasser sans qu'elle le méritât positivement. Un ami des Noailles conseilla à la Reine de créer une charge dans sa maison qui réduiroit à rien celle de madame de Noailles, tant par rapport aux émolumens qu'aux prérogatives. On imagina la charge de surintendante de la maison ; et pour écraser davantage la premiere dame

d'honneur, il fut question de donner cette charge à une personne dont le rang et la naissance l'éclipseroit ; la princesse de Lamballe fut choisie. Jeune, aimable, séduisante par sa taille et sa figure, tendre et sans passions, elle en avoit inspiré : ce moyen la rapprochoit ; elle étoit la favorite par excellence ; il falloit tout faire pour elle.

La Reine proposa cette augmentation de dépense dans sa maison à M. Turgot, qui eut la maladresse de la refuser, et ce fut sa perte. Les mécontentemens de la souveraine semblerent autoriser les plaintes de toutes les femmes de la cour, mêmes des femmes-de-chambre, qui formoient un parti nombreux contre un ministre qui joignoit, à beaucoup d'autres défauts, celui de ne pas aimer le beau sexe ; les autres ennemis de M. Turgot, et les gens qui, par essence autant que par intérêt, ne peuvent souffrir les ministres trop long-temps en place, se joignirent à cette cabale. La Reine se servit de l'autorité qu'elle avoit sur son auguste époux. M. Turgot fut renvoyé, et madame la princesse de Lamballe fut nommée surintendante de la maison de la Reine, avec 400,000 livres d'appointemens. Le regne de cette favorite dura jusqu'après les couches

de la Reine, pendant lesquelles elle ne la quitta pas. La faveur des Coigny éclipsa la princesse, qui se retira prudemment de cette grande intimité. Elle n'en fut pas moins humiliée, sur-tout quand elle se vit sur le point d'être éclipſée par une Polastron. Comptant un peu trop sur son crédit, elle porta ses plaintes au Roi sur le mépris que la Reine lui faisoit éprouver; le Roi ne fit qu'en rire, ne répondit rien, et courut en dandinant à sa forge finir un cadenat qu'il avoit commencé la veille, et qui étoit très-preſſé. La fiere savoyarde ne s'en tint pas-là; elle s'adressa à son beau-pere. Ce cafard sensible comme un dévôt, courut au curé de Saint-Euſtache. Le pasteur promit d'en parler au Roi à la premiere confession, et en attendant on résolut de tenir ferme. Comme le secret de la confession du Roi au curé n'est qu'entre trois, on l'ignore; mais on a vu le froid de la Reine continuer contre madame de Lamballe, qui, sans y avoir égard, a continué l'exercice de son emploi avec autant de fierté que d'audace et de dignité.

La grossesse de la reine avançoit, malgre la certitude que l'on avoit sur le faiseur, on donnoit encore plusieurs autres peres à cet enfant

enfant si désiré. Le roi seul de sa cour étoit dans l'erreur et se l'attribuoit; le plus doux des maris, le seigneur du château de Versailles se complaisoit dans sa progéniture prochaine, et tous les courtisans au fait du secret applaudissoient à la sottise du prétendu papa. Madame experte en intrigues, et qui connoissoit à fond celles de sa belle sœur n'étoit pas dupe du fait. Elle en avoit instruit son mari qui avoit inscrit les détails curieux dans la collection qu'il a fait des annales savantes du regne de son illustre frere; de ce qui se passe dans son intérieur, même dans sa forge qui n'est pas celle de Vulcain, car il n'y fabrique pas des las pour y enfermer les amans de sa femme et les prendre sur le fait. Cet ouvrage érudit, du plus érudit des princes de son siècle, fera un jour l'ornement de sa bibliotheque, comme il fait actuellement l'éloge de son esprit et de ses connoissances.

L'accouchement de la reine fut long et pénible, elle fut même quelques momens en danger; Vermont son accoucheur qui passe pour ignorant la sauva par une saignée qu'il ordonna contre l'opinion de la faculté. Les amans et les maîtresses pendant ce moment étoient déroutés. Le Dilon étoit loin(2); Coigny

ne se montroit qu'à peine ; Laval avoit été éconduit ; ces trois courtisans étoient même excédes d'un bonheur qui pouvoit avoir pour eux les suites les plus funestes. Le duc de Coigny, sur-tout, à qui le public accordoit l'honneur de la paternité, avoit plus d'une fois pâli à la vue des élancemens de joie ridicule que le roi avoit montré en prenant des mains de Vermont, et tenant dans ses bras l'enfant qui venoit de naître, puis voulant imiter Henri IV, ce héros à jamais chéri, qu'il croit son patron, et auquel il dit qu'il ressemble, parce que le sot public qui gâte tout, dans un moment de démence et d'adulation, a fait une aussi étrange comparaison, il le montroit à l'assemblée avec l'air de plus grande satisfaction ; et adressant la parole à M. d'Aligre, premier président du parlement, « voyez-moi, Monsieur, et dites » bien que cette fille est de moi.

Quand la reine fut relevée de ses couches, le tableau des amusemens de Versailles changea. Plus de bals, peu de jeu ; mais beaucoup de promenades, et sur-tout des promenades nocturnes. Dès les premiers beaux jours on s'assembla le soir à l'entrée de la nuit sur la terrasse du château, au parterre du Midy. Tout Versailles s'y rendoit ; les femmes de toutes

especes y jouoient un rôle, et y continuoient un cours de débauche. Les femmes de la cour, les femmes-de-chambre, les femmes des premiers commis, des bourgeois, des valets du château, et même les grisettes se méloient et promenoient ensemble dans l'obscurité : on finit par se déguiser ; la reine, Monsieur, M. le comte d'Artois, et leurs singes couroient la terrasse et même les bosquets : les femmes avec des capottes, et les hommes avec des redingottes et de grands chapeaux rabattus sur le nez. On se perdoit, on se retrouvoit, et tout étoit au mieux dans le meilleur des mondes possibles.

La musique des gardes françoises rendoit encore ces scenes plus touchantes par les airs les plus lascifs qu'elles jouoient pendant plus de deux heures sous les fenêtres du château. Le vieux Biron manque-t-il la moindre occasion de faire le chien couchant ; ce héros de l'opéra qui fait combattre ses soldats avec tous les bouffons et dans tous les spectacles moyennant un salaire qu'il partage ; qui avilit l'état militaire par ce genre de prostitution ; qui vend les emplois de son corps au plus offrant et au plus riche : corps dans lequel le marquis est à côté du marchand, le fils de ban-

quiers à côté du comte et du bourgeois décrassé. Ce Biron enfin qui n'est bon qu'à faire ranger les fiacres, étoit le courtisan le mieux instruit de ce qui se passoit pendant toutes les nuits par le moyen de ses sentinelles qu'il chargeoit d'épier; en intriguant adroit, il disoit tout bas, et se faisoit encore valoir par son secret.

Enfin, tant que l'été dura, ces nocturnales durerent. Il est inoui combien la reine chercha et trouva d'avantures, hommes et femmes elle essaya de tout. Un garde-du-corps ne la connoissant pas la prit sous le bras et la mena dans un bosquet en lui tenant les propos les plus positifs, et là il se mit en devoir d'exécuter les promesses qu'il avoit faites en chemin : l'occasion et le moment n'étoient pas favorables, on se débarrassa en riant des mains du ravisseur, il fut remarqué et suivi; aussi le lendemain il fut renvoyé en Normandie fouetter ses liévres, et depuis il ne parut plus à la cour.

Quelques jours après notre Antoinette alternativement conduite par sa passion pour les femmes, et par le désir d'avoir des enfans, rencontra sur la terrasse une grande femme

bien faite et ayant de la tournure ; elle l'acoste à l'ombre du déguisement et d'un mot de ralliement, convenu entre cette femme et une de ses amies, qu'elle appelloit ma sœur. Celle-ci dupe de la ressemblance de la taille de la reine avec celle de son amie, la prend par le bras, badine beaucoup avec elle, passa en revue la pluspart des femmes de la cour, la reine même fut touchée, mais légérement ; la femme avoit de l'esprit, elle plut, et l'on se donna rendez-vous pour le lendemain à pareille heure. Antoinette en la quittant, donna ordre qu'on la suivit, et qu'on eût à savoir qui elle étoit pour lui en rendre compte à son lever : quel fut le chagrin et les regrets de la reine quand elle apprit que cette beauté si charmante qui l'avoit tenue éveillée toute la nuit, et avec laquelle elle se promettoit des plaisirs inconnus au reste des mortels, étoit la laide, la sale, la bavarde et la dégoûtante Manon Loustenau, mariée depuis dix ans à un neveu de l'abbé de la Ville, nommé Desons, qui avoit eu la bravoure de lui faire un enfant étant fille, et qui, pour récompense d'un si haut fait, fut réduit à l'épouser ; c'est bien mal reconnoître un tel mérite. Cette malheureuse créature, la gazette du quartier, ne manqua pas au rendez-vous, mais elle re-

connut sa prétendue sœur, et vit par l'expulsion qu'on lui donna qu'elle avoit d'abord été méconnue ; quelque peu honorable qu'ait été cette avanture pour madame Desons, elle n'a pu la taire : c'est d'elle-même que l'auteur la tient.

Un autre jour, notre Antoinette qui ne se corrigeoit pour rien au monde, et vouloit à quelque prix que ce fut, trouver, comme on le dit trivialement, *chaussure à son pied* ; aborda un jeune homme qui lui parut au clair de lune être assez bien fait et d'une jolie figure ; elle ne se trompa point, et son instinct pour cette fois la servit mieux qu'elle ne l'auroit pu désirer. Ce jeune homme est un enfant de l'amour et beau comme lui ; il venoit tout récemment d'avoir une place de commis au secrétariat de la guerre, par la protection d'une comtesse qui est sa mere, et qui ne put jamais distinguer qui en étoit le pere. Tendre, sensible, doux, innocent et timide, il fut loin d'abord de deviner à qui il avoit avantage de parler, on le questionna sur la situation de son cœur ; ses réponses et son ingénuité enflammerent la trop inflammable princesse ; on lui passa la main sous le menton que l'on trouva seulement garni du plus

léger duvet, sa peau douce et fine annonçoit l'âge des plaisirs, on en fut plus convaincu quand on sut qu'il n'avoit que dix-sept ans, et qu'il ne connoissoit de l'amour que le nom ; malgré sa timidité et son embarras on distingua une sorte d'esprit dans le nouvel Adonis ; enfin il plut, sa figure, son ton, sa taille, tout jusqu'au son de sa voix se tracerent dans le cœur de notre héroïne en traits de feu : on le quitta sans se faire connoître, et on lui donna rendez-vous pour le lendemain à la même heure et au même lieu.

On sait que le sommeil et l'amour s'accordent mal ensemble ; le même sentiment qui avoit fait du progrès sous les lambris dorés du château de Versailles avoit suivi notre jeune homme dans sa petite solitude. L'aventure après l'avoir étonné, l'avoit enflammé à son tour. Nature et jeunesse lui firent sentir que jusqu'à ce moment il avoit existé dans un néant qui n'étoit pas fait pour lui ; ou, pour mieux dire, qu'il n'avoit pas existé. Il ne ferma pas l'œil de la nuit ; la journée lui parut un siècle : les distractions, l'ennui, le découragement et un mal-aise, jusqu'alors inconnu, s'emparerent de ses sens et l'accablerent jusqu'au moment fortuné où il alloit réjoindre

celle qui causoit tout ce ravage, il en étoit de même chez Antoinette, à la jouissance près, dont elle connoissoit les délices; ce qui rendoit encore son impatience d'autant plus grande. On s'occupa des moyens de connoître le héros qui devoit être couronné, on y réussit et l'on n'en fut que plus décidée à profiter de la circonstance heureuse que l'amour procuroit; en conséquence on arrangea tout pour pousser l'affaire à fin, pour peu que cela convienne. On fit une demie confidence à Campan, valet-de-chambre, chargé de la partie des plaisirs; habitué à entendre à demi mots et fort adroit dans l'exercice de ce sublime emploi, tout fut distribué au gré de l'impatiente et amoureuse maîtresse.

On ignore qu'il fut le premier au rendez-vous; se voir, faire un cri et s'élancer dans les bras l'un de l'autre furent l'affaire d'un moment : on se dit des mots entrecoupés, on se donna des baisers comme si l'on s'étoit vu depuis un siècle; enfin on se jura de s'aimer toujours, avant seulement d'avoir commencé à parler d'amour. Charmans effets du désir effrené de l'un, ainsi que du besoin d'aimer et de jouir de l'autre. La reine, pour qui le moindre retard pouvoit être aussi dan-

gereux que nuisible, conduisit insensiblement son futur amant dans un bosquet éclairé avec art et préparé avec soin par l'industrieux Campan : ils furent heureux; amour tire le rideau sur ce qui se passa dans ce lieu de délices. Adonis ne connut Vénus qu'après la jouissance; la crainte et l'excès de son bonheur ne firent d'autres effets sur lui que de lui bien faire sentir la nécessité du silence.

On rentra dans la foule; le jeune homme tremblant et hors de lui eut besoin d'être rassuré, et c'est ce que l'on fit si adroitement qu'il reprit ses sens, et fut au bout de quelques minutes en état de répondre aux différentes questions qu'on lui fit. L'amour disparut et fit place à l'intrigue. Depuis quelques temps on en vouloit au prince Montbarey, ministre de la guerre, on questionna le jeune homme sur son compte, sur celui de la Renard, avec laquelle vivoit ce ministre, sur ses fréquentes orgies, à la suite desquelles on étoit obligé de le mettre au lit, et enfin sur tout ce qui pouvoit procurer des renseignemens. Le jeune homme répondit avec adresse et prudence; il étoit d'ailleurs trop nouvellement au secrétariat pour être initié dans aucun mystere; on le vit bien, on le

chargea d'*examiner* et de rendre compte. Avant de se quitter il fallut pourvoir aux moyens de se revoir; l'aventure du bosquet devenoit dangereuse pour le nouvel Adonis; Campan fut consulté. Il imagina de le charger, de la part de sa maîtresse, de copier de la musique; il promit de la porter et rapporter lui-même, et donna les instructions les plus amples pour la composition d'un nouveau genre de musique qui ne pourroit être entendue que par ceux qui en auroient la clef.

Monsieur et monsieur le comte d'Artois ne perdirent par leur temps pendant ces promenades. C'est là où Monsieur fit la connoissance de madame du Terrage, et c'est sur ces gazons où il quitta sa grandeur pour s'armer de la houlette du charmant berger Tircis. C'étoit le nom de ralliement qu'ils s'étoient donné sur la terrasse.

Inconstante en amans comme en maîtresses, notre Antoinette ne tarda pas à renvoyer le duc de Coigny. Elle s'autorisa d'une multitude de raisons; les propos devenoient si forts qu'ils faisoient craindre que le roi ne prit un parti violent. Les certitudes trop physiques de cet engagement donnoient de trop fortes

armes à la mechanceté et alarmoient notre amante. Le pire pour M. de Coigny, c'est que la reine n'avoit fait qu'une fille, et ce n'étoit pas là son compte; son vœu n'étoit pas plus rempli que le motif qui l'avoit déterminée à une démarche aussi dangereuse. Le Coigny fut disgracié; et notre reine, tout en suivant l'aventure du bosquet, revint à son penchant naturel pour les femmes.

Madame la princesse de Lamballe fit place à madame de Polignac, appellée madame la comtesse Jule. Cette belle passion, qui dure encore, n'a rien d'égal que l'attachement et les sottises du feu roi Louis XV pour madame de Pompadour. Comme cette derniere, madame la comtesse Jule, coute à l'état des sommes immenses. Madame de Pompadour avoit des amans, Jule vit publiquement avec M. de Vaudreuil (13), et ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'il est aussi bien avec la reine et le roi qu'avec la comtesse Jule. Madame de Pompadour pardonnoit et même procuroit à son auguste amant des plaisirs de passade, madame Jule en pardonne à Antoinette; en dernier lieu même elle lui a procuré la petite Laborde, femme de l'ancien valet-de-chambre du roi, qu'elle a fait

sa lectrice. Madame de Pompadour vendoit des emplois, des bénéfices, des charges, des évêchés, etc. etc. etc. Elle avoit des bureaux, un tarif et un premier commis pour cet objet. (Tout le monde a connu son Colin..) Madame Jule vend pareillement évêchés, bénéfices, emplois, charges, etc. et c'est Vaudreuil qui est le ministre en chef de cette partie. Madame de Pompadour enrichit sa famille et mit son frere poisson au bleu, celle-ci en fait autant, au moins commence-t-elle par son mari, qu'elle a fait duc; elle vient de marier sa fille avec le fils de madame de Grammont; les graces et l'argent ont devancé cette superbe union; le gendre a été créé duc, a une compagnie des gardes du roi, et cela est actuellement à un point d'indécence que la famille des Polignacs et celle des Grammont envahissent tout, demandent tout, et que l'on ne peut faire un pas sans les trouver dans son chemin en opposition.

L'hiver qui a suivi cette nouvelle liaison a été le même que les précédents. Beaucoup de spectacles, de bals et de jeux. La coquetterie la plus raffinée a augmenté encore le luxe et la dépense; la reine a pris pour son ministre, dans la partie des colifichets, la Bertin, mar-

chande de modes, qui n'est parente ni de Bertin ministre, ni de Bertin casuel, mais qui les vaut bien; elle travaille avec la Bertin comme son auguste époux travaille avec ses secrétaires d'état. Autre ministre femelle, c'est Guimard de l'opéra (14), pour la partie des gases et des habillemens. Il est certain que les affaires de la France auroient pris depuis long-temps une excellente tournure si le Roi avoit mis dans le choix de ses ministres la même sagacité et le même jugement que la reine a mis dans le choix des siens; les Sulli, les Colbert, les Richelieu ne peuvent dans leur genre être comparés à la Bertin et à la Guimard dans le leur. Un homme digne de foi a été témoin du départ de la Bertin pour Versailles, emportant dans un porte-feuille fermé à clef, des échantillons de modes, et ne voulant pas vendre un bonnet à une dame en état de le lui payer au poids de l'or, en disant: » Je vais à la cour, je ne puis laisser sortir » cette mode de chez moi que je n'aie fait » mon travail avec la reine à qui sûrement » elle plaira, et je lui en dois la préférence ». Rien de plus plaisant que le ton de dignité que prit la grisette en tenant ce propos. Guimard, plus à portée des grandeurs, ne met sans doute pas tant d'importance dans son tra-

vail, mais elle n'y réussit pas moins bien, car il est impossible que la plus élégante catin de Paris soit mieux mise que la reine.

Les plaisirs de l'été furent diversifiés, les soirées de la terrasse avoient déplu. Antoinette avoit, sous ses déguisemens, essuyé des apostrophes et des propos durs. Monsieur, et M. comte d'Artois avoient profité du leur pour faire des conquêtes; madame du Terrage, la petite Béche, et plusieurs autres de cette espèce, avoient été la proie de leurs incursions; les maris s'en étoient apperçus et retinrent leurs cheres moitiés chez elle : ce n'étoit pas agir en maris de cour.

On changea donc ces plaisirs dans des jeux innocens et particuliers. On commença par interdire au public les promenades du parc après souper; on faisoit illuminer, tant bien que mal, une partie des bosquets dans l'un desquels on avoit établi un trône de fougere, et là on jouoit au roi comme les petites filles jouent à madame; on élisoit un roi, il donnoit ses audiences, tenoit sa cour et rendoit justice sur les plaintes qui lui étoient adressées par son peuple représenté par les gens de la cour et du comité, par le roi et la reine qui venoient

se dépouiller de leur grandeur au pied de ce trône factice. On faisoit au nouveau roi les plaintes les plus originales les unes des autres, les peines et les récompenses ne l'étoient pas moins, mais au bout de quelques instans de ces plaisanteries, qui ne pouvoient faire qu'un bon effet, sa majesté, qui étoit presque toujours Vaudreuil, prenoit fantaisie de faire des mariages; il marioit le roi avec une femme de la cour, la reine avec un des hommes, (on a remarqué qu'il se l'approprioit le plus souvent) il en faisoit de même pour les autres hommes et femmes de la société; il les faisoit approcher par couples au pied du trône, ordonnoit que chacun se prit par la main, et là avec tout le respect dû à ce nouveau genre de sacrement, et au nouveau roi qui se mêloit ainsi du sacerdoce, on attendoit le mot sacramental qui étoit *decampativos.* Aussi-tôt prononcé, chacun avec sa chacune fuyoit à toutes jambes vers un des bosquets qu'il choisissoit: défenses de par le Roi des fougeres de rentrer avant deux heures dans la salle du trône; défenses d'aller plus d'un couple ensemble et dans le moindre endroit; défenses de se voir, de se rencontrer, de se nuire, de se chercher, ni de se parler. On assure que ce jeu plaisoit

fort au roi, qui trouvoit très-plaisant de se voir ainsi détrôné sur l'herbe par Vaudréuil.

Cette année-là on devoit ordonner les eaux à la reine pour provoquer une seconde grossesse, mais les médecins sont tous tombés d'accord que ces plaisirs nocturnes, et sur-tout le *decampativos*, feroient encore plus d'effet. D'ailleurs, M. Necker qui craint la dépense, et qui n'est pas de l'avis des voyages, ayant été consulté, a dit, que malgré que le nouveau roi du soir coûtât presqu'autant que s'il l'étoit pour toute la journée, il valoit mieux s'en tenir à cette recette pour avoir un héritier du trône, qui seroit encore un grand objet de dépense pour l'état, quelque part qu'il fut fait, et par quel faiseur il nous fut procuré.

Ces petits jeux innocens ont, dit-on, mis le roi en humeur de détrôner à son tour quelque mari; il en a fait confidence à quelqu'un des officieux de cour dont il est entouré, et qui n'attendent que le signal du desir de leur maître pour lui fournir à l'envi les moyens de le satisfaire. Dans la minute on lui a procuré une femme-de-chambre de Madame, aussi jolie que bête, et faite à tous égards pour le

sale

sale physique de notre monarque ; elle reçut ses attouchemens avec respect ; le Roi, de son côté, a mis dans cette occasion la même grace, le même sel et la même gentillesse qu'il met en tout, jugez comme il s'y est pris enfin ; enfin, on est entré comme la chose étoit faite et on a trouvé sa majesté renouant sa braguette et riant de tout son cœur de ce rire fin et agréable qu'il a, de l'entorse qu'il venoit de donner au sacrement. Il faut convenir que depuis Henri IV les graces et les agrémens de l'amour ont prodigieusement dégénéré dans cette famille.

Madame Jule de Polignac est accouchée au milieu de tous ces plaisirs. La cour, à ce grand événement, est venu passer huit jours à la Muette pour que la reine fut plus à portée de rendre des soins à sa tendre amie, qui fait ses couches à Paris, tout bonnement dans l'appartement de Vaudreuil. Effectivement, Antoinette ne quitte pas le chevet de son lit, et lui sert de garde-accoucheuse. Les ignorans, et ceux qui ne se connoissent pas plus aux intrigues de la cour qu'aux différens motifs qui les déterminent, trouvent singulier que madame Jule n'ait pas fait ses couches au château de Versailles, et ne se soit pas mise

à portée de son amie, cela paroît plus naturel, plus décent. Ce gens-là ne savent pas que cela n'eut pas convenu; ces fréquens voyages de Paris, ces visites ont un but qui n'eut pas été rempli autrement. Madame de Polignac a fait un garçon, Vaudreuil sait donc faire des garçons; Coigny ne fait que des filles, *ergo*, *ergo*.... Madame Jule s'est prêtée à la distraction de la petite Laborde, elle se prêtera à celle de Vaudreuil, sur-tout pendant ses couches qu'elle n'en a pas besoin : d'ailleurs, que ne fait-on pas pour conserver sa faveur et son amant. A la fin de tout cela nous aurons un dauphin, je ne serai pas mauvais prophête, il rassemblera au roi comme lui ressemble la princesse sa fille, qu'il montre avec complaisance, et qu'il aime par la raison de cette ressemblance qu'on lui assure être parfaite.

En attendant ces heureux momens, la reine à donné à madame Jule une layette, de 80,000 liv. et le roi un présent en argent de pareille somme; on devoit y joindre le duché de Mayenne, qui est une bagatelle de 1,400,000 liv., Mais M. Necker qui se connoit en bagatelles de cette nature, s'y est opposé, un instant après il a senti qu'il avoit

eu tort, et s'est rappelé la chûte de M. Turgot, et comme il tient beaucoup à sa place, dont la favorite menaçoit déjà de le déloger, il a réparé ce mouvement de son zele indiscret, en déterminant la reine à faire à sa favorite un don de 3,000,000 liv. en dédommagement du duché en question qui n'étoit pas fait pour elle.

Madame Jule étoit relevée de ses couches; les visites de la reine avoient été continuelles, les allées et les venues que cet événement avoit occasionnées donnerent lieu à bien des discours. Le parisien accoutumé à respecter la décence de la majesté, et l'éclat qui doit environner ses maîtres, n'a pu voir sans indignation l'abus que cette favorite faisoit d'un crédit si vilement acquis, ainsi que la profanation que la reine faisoit d'elle-même. On n'a pu apprendre sans murmurer la profusion avec laquelle on a repandu des graces, avec laquelle on a accablé de dons et d'argent cette favorite, toute sa famille et jusqu'à ses alentours, dans un temps où la guerre et le peu de crédit de l'état rendent l'argent si rare et les moyens si onéreux au peuple.

L'ascendant de madame Jule sur Antoi-

nette fut tel dans ce moment qu'à la suite de cette couche quelques indispositions l'ayant mise dans le cas de craindre de sortir trop tôt, on lui forma de petits appartemens dans lesquels il n'y avoit d'introduits que ceux et celles qui étoient destinés à former sa cour: le roi même n'y étoit admis que quand on avoit besoin de lui.

C'étoit dans ces assemblées que l'on délibéroit sur les affaires les plus importantes du ministere. La paix, la guerre, la politique, la finance, le renvoi des ministres, le point de faveur et de crédit qu'on devoit leur accorder, tout y étoit traité et jugé en dernier ressort; et l'on ne faisoit entrer le roi pour ratifier les décisions de cette ridicule assemblée que pour la forme, tant la reine étoit assurée qu'elle ne demanderoit jamais rien en vain. Quelquefois le roi étonné des propositions et des décisions du comité femelle, vouloit passer chez le vieux comte pour y chercher un avis, mais il en étoit aussi-tôt empêché, ou bien s'il s'échappoit quelquefois, Antoinette faisoit dire un mot au Mentor, qui, pusillanime comme on sait qu'il est, gardoit le silence ou ne contredisoit pas. Le bon roi prenoit ce silence pour un acquiescement,

et content il repassoit bien vîte au petit appartement, rioit, juroit, et donnoit sa parole.

Vaudreuil et Bezenval en hommes (15); madame Jule et madame de Grammont en femmes président ce ridicule conseil, dont madame Desmiane est le rapporteur comme ministre des affaires étrangeres. Il est bon de faire ici le portait des êtres qui dirigent ainsi tous les mouvemens de la France, et qui traitent les affaires majeures de l'état comme ils traitent un chiffon ou bien une garniture de robe.

Un Vaudreuil qui n'a pour lui que le nom de son pere, et pour fortune que celle qu'il lui a laissée et qu'il avoit acquise comme commandant de S. Domingue; intriguant, qui se mêle de tout sans intelligence ni suite; donnant tout au plaisir et rien aux affaires; il a cherché la fortune, elle a fui son peu de valeur; il avoit abandonné ce plan, pour lors cette déesse bizarre est venu le combler de ses faveurs. Il est à la cour à l'aide d'un certain habitant des cantons helvétiques, le coriphée du maitre, de la maîtresse et de la favorite. Bezenval est un de ces hommes dont les circonstances déterminent les idées, sans en avoir jamais de fixes, ils prennent celles

que l'occasion présente à leur bonne ou mauvaise fortune; ambitieux, dur, égoïste, mais souple et rampant comme un Italien, il a laissé bien loin l'urbanité de ses concitoyens pour cultiver les intrigues des cours. C'est ce Bezenval qui a osé lutter de mérite et de faveur contre le comte d'Affry dont il convoitoit la place; si l'effet dont son ambition le flattoit n'a pas réussi dans son entier, au moins a-t-il servi à faire essuyer au respectable d'Affry une multitude de mortifications que lui a donné le comte d'Artois, comme colonel des suisses; mortifications d'autant plus sensibles au vieux militaire qu'il les méritoit moins, et qu'il ne pouvoit ni les repousser ni s'en venger, parce que c'étoit la reine qui les dirigeoit, et le comte d'Artois qui les lui faisoit éprouver. On sait combien peu les grossieretés, les injustices et les actes de brutalité coutent à ce prince.

On a vu ce Bezenval être l'homme de tous les temps, à la cour de Louis XV, un débauché, un lâche courtisan; à celle de Louis XVI, un intriguant, un faiseur de paquets, flattant tous les caprices d'une princesse sans expérience, détestant Monsieur et Madame; parce que la reine a pour eux l'aversion la plus décidée, encensant le comte d'Artois en méprisant la comtesse son épouse, toujours par le

même motif ; se permettant impunément des discours insolens sur tout ce qui n'est pas lui, enfin à tel point grossier, qu'on ne le nomme plus à la cour que le suisse de la porte du palais des plaisirs de la reine.

On voit encore dans cette société l'éternel Adémar ce perpétuel ambassadeur de la cour de Bruxelles (16) ; ambitieux parce qu'on lui a dit qu'il falloit qu'il le fut ; voulant être ministre à quelque prix que ce fût, quoique doué pour toutes les affaires d'une nullité absolue ; sans facultés comme sans talens ; indigne même de l'inutile ambassade des Pays-Bas, de laquelle sans-doute il eut été depuis long-temps rappellé sans le crédit et les intrigues de la comtesse son épouse ; semblable aux Noailles auxquelles elle est alliée, elle n'épargne aucuns moyens pour aider aux vues de son mari qu'elle connoit bien qu'elle apprécie bien, et dont elle ne raffolle que quand elle est loin de lui.

Un comte de Polignac aussi sot que celui que la feue duchesse d'Orléans avoit mis ainsi dans sa chanson d'adieu qu'elle appelloit son testament de mort.

Polignac, mon très-sot amant
Me voit mourir indécemment;
C'est une grosse bête,
    Eh, bien !
Bon pour le tête-à-tête,
Vous m'entendez bien.

Un prince d'Hénin, le plus méprisé et le plus méprisable des hommes. Un chevalier de Crussol, le tartuffe le plus adroit de son siecle, qui prêche la vertu et ne la posséde que comme le pharisien de l'évangile; qui, à l'ombre de ses déhors trompeurs, laisse vendre à la baronne de Groslier les bénéfices et les graces de l'ordre de Malthe. Il vit depuis long-temps avec cette baronne, et l'entretient au château des Thuileries dans un des appartemens de la reine, tandis que le mari reste complaisamment dans ses terres. Ce chevalier qui n'est pas, comme l'on voit, le chevalier sans peur et sans reproches, possède au suprême dégré tous les moyens que donnent les vices qui naissent de l'hypocrisie; tantôt il fait agir madame de Flamarin auprès du vieux comte, et tantôt le patron de Senlis qu'il fait mouvoir par son cagotisme. Il emploie ainsi tout à la fois le sacré et le profane; rien ne lui coûte, tout lui est égal, pourvu que le succès couronne ses démarches.

A propos du patron de Senlis, l'épouventail de M. d'Autun, galantin par excellence, mais qui se gêne encore un peu en attendant la mort de l'archevêque de Paris dont il convoite la dépouille sacrée, ce M. de Roquelaure aussi plaisant que le duc de son nom et bien aussi gaillard. Je ne puis m'empêcher d'insérer ici un couplet de société, fait à table devant l'auteur par une femme de la cour ; cet inpromptu, sans être bon, amusa beaucoup.

Il étoit un saint homme
De Senlis le patron,
Qui se f...... de Rome.
A Duras sans façon
Manioit les tétons,
Prenoit le joli c...
Et lui fit un poupon
Qu'il lui paya bien bon.

On assure que cette plaisanterie lui coûta 100,000 livres, au moyen de laquelle somme Duras consentit à se taire et se dire l'infant du nouveau né. Mais revenons au comité de madame Jule tenu par la Reine, qui n'y occupe effectivement que la seconde place. Les Dilon, les Coigny, l'abbé de Vermont (17) y sont admis pour leurs voix. Campan, l'illustre et merveilleux Campan, être actuelle-

ment très-important, quoique fils d'un valet-de-pied de la maison de Ventadour, dont il a lui-même eu l'honneur de porter la livrée, chose qu'il a tant de fois oubliée malgré les soins de son honnête homme de pere, de lui rappeller cette époque de sa fortune, même en public. Ce Campan, si digne de la faveur d'une grande princesse, est le secrétaire perpétuel de ce comité et du cabinet, même de la garde-robe : Bonneau de nouvelle édition, mais plus intelligent que son modèle, c'est à lui à qui la Reine doit la nouvelle invention de donner ses ordres et ses rendez-vous en musique. Sous le prétexte de faire copier de la musique, Campan en porte au petit enfant de l'amour dont j'ai déjà parlé; il y en a toujours quelques lignes de la composition et de la main d'Antoinette : ces lignes sont en style oriental connu des deux parties seulement; et comme l'amour a la clef de tout, il a celle qu'il faut, et il est entendu. Ce moyen a paru à M. Campan le chef-d'œuvre de l'imagination dans ce genre; il s'est dit aussi que pour un homme comme lui, il étoit plus décent et moins dangereux de porter quelques pages de musique à copier, qu'un billet doux qui pourroit compromettre le secrétaire du cabinet et le porteur. D'ailleurs

il ajoute que lui, qui fut toujours gouverné par l'honneur, il souffre moins d'agir ainsi : c'est bien là le cas de dire, où diable l'honneur va-t-il se nicher ? chez Campan ! Eh bien ! c'est donc M. de Campan, huissier de l'ordre de Saint-Lazarre, qui porte à copier la musique, attend la réponse sur l'escalier, introduit le copiste, garde la porte, et rajuste le lit.

Quelques secrets qu'aient été ces messages, on en a parlé : les plus intriguantes et les plus adroites ont détourné l'inique de la chose sur madame de Chalitton, qui avoit été attachée à la maison d'Artois. Cette femme, on en convient, étoit peu faite pour cette place, si ces places toutefois étoient remplies comme elles devoient l'être. Elle avoit été portée-là par le marquis d'Entragues, qui l'avoit connue à Bezanson : ce fin courtisan ne s'étoit jamais montré à découvert sur cette intrigue ; il en avoit laissé soupçonner le prince de Montbarey son ami. Ce ministre, depuis long-temps en but aux tracasseries de la Reine et aux méchancetés du comte d'Artois, étoit devenu l'objet de la haine des courtisans des deux partis. On ne se bornoit pas à critiquer ses opérations ministérielles, aucunes n'étoient épargnées, quoiqu'il prît peu sur lui, et que

presque toutes fussent dirigées par M. de Maurepas. On le déchiroit sur sa conduite domestique et sur sa vie privée. Il est vrai que ce ministre trop peu connu, et qui avoit tout ce qu'il falloit pour bien servir son maître et l'état, trop peu habitué aux affaires, les laissoit quelquefois languir pour se livrer à des plaisirs indécens : une fille publique, la boue même des filles de cet état l'avoit subjugué, et lui faisoit faire des choses inouies. Un nommé Daudet, malheureux couvert de crimes et d'ordures, comblé par le ministre de graces de toute nature, et revêtu par lui d'une charge honorable, le compromettoit sans cesse, et encore plus madame de Montbarey qui en étoit folle. Ce coquin vendoit les graces et les emplois qu'il surprenoit à la confiance du prince, et finit par donner ses audiences chez le ministre. Bezenval avoit entouré l'arsenal d'espions; il savoit tout, en instruisoit le comité; (il avoit ses raisons): on résolut le renvoi du prince de Montbarey. On n'ignoroit pas qu'il quitteroit au premier désagrément, quelque assuré qu'il fût d'être soutenu par M. de Maurepas et M. de Vergennes; on le tourmenta, il donna sa démission froidement et avec noblesse.

Le triomphe de la cabale fut excessif; on s'intrigua pour faire un ministre de la guerre. Les uns vouloient le duc du Châtelet, d'autres vouloient M. de Castries. Caraman, Jaucourt, Bezenval et Adémar mêmes portoient leurs vues jusqu'à cette place, tant le fanatisme d'être quelque chose aveugloit ces faiseurs. Après maintes délibérations pour un choix aussi important, il tomba sur le plus nul: cela devoit être. L'espoir de changer souvent et de briller dans le désordre étoit celui de la clique: on prit le marquis de Ségur, et on le fit entrer sur-le-champ au conseil. Il est aux genoux de la Reine, ne fait que pour elle, affecte pour tout le reste une rigueur qui tient de la dureté (18); il dit et ecrit aux femmes qui lui demandent des rendez-vous qu'il est trop foible et trop susceptible de tentation pour risquer avec elles des têtes-à-têtes, qu'il craint même jusqu'à l'odeur de leurs billets doux. Il brille, comme c'est d'usage, en défaisant ce que son devancier a fait: c'est de mal en pire comme tout en France; c'est devenu un péché d'habitude dont on ne se corrigera pas sitôt.

Des courses, des spectacles, des petits voyages de Trianon, des entretiens secrets ménagés

par Campan, il en est résulté une grossesse ; la Reine est grosse une seconde fois. Cet événement s'est manifesté on ne peut pas plus singulièrement, et l'on ne s'en doutoit pas. La Reine, comme on le sait, déteste cordialement M. de Maurepas, et ne supporte pas davantage la vieille comtesse sa femme, l'abbé de Verry, madame Seguin, et toute cette sequelle : ce couple antique agissoit en conséquence, et se tenoit en garde contre les intrigues de cette étourdie. Ce fut au moment où l'on croyoit les cartes plus brouillées que jamais, que la Reine se fit annoncer chez le comte. Bon jour, papa, lui dit-elle ; vous êtes bien étonné de me voir à cette heure, vous ne m'attendiez pas. Madame de Maurepas se pressoit de sortir de l'appartement, par respect et pour ne pas gêner l'entrevue que Sa Majesté sembloit venir chercher avec son époux. La Reine s'étant apperçue de ce mouvement, la retient : Non, comtesse, lui dit-elle, vous ne sortirez pas, vous m'êtes tous les deux nécessaires ; ce que je veux confier au papa est même plus de votre partie que de la sienne. Je compte sur votre amitié, comptez sur la mienne ; oublions le passé, et que la plus étroite union guide à l'avenir nos démarches réciproques. Je connois votre attachement

pour nous ; on m'avoit donné des impressions contre vous, on m'assuroit que vous en aviez contre moi, voilà l'origine de l'humeur que je vous ai montrée quelquefois, le cœur n'y étoit pour rien, mes procédés vous le prouveront. Après ce court exorde, elle saute au col du comte en s'écriant : Je suis grosse, mon cher comte, oui grosse ; ce qui doit vous étonner, c'est que je tremble de savoir si cet état sera agréable au roi, ou si, vu les circonstances, il ne sera pas dans la plus grande colere sur cet événement. Cette pigrieche de Madame avec son fade Monsieur sont ceux dont je redoute le plus les propos ; ils feront aussi bavarder cette hébêtée de comtesse d'Artois ; que ne dira-t-on pas! car, tenez, comte et comtesse, il y a beaucoup à dire à cet égard, mais cela est fait, j'ai cru bien faire, et si je puis compter sur vous deux, je suis tranquille.

A cet endroit notre adroite Antoinette se laisse tomber sur une chaise longue, et semble s'évanouir de douleur et d'inquiétude. Le vieux Mentor accoure à elle, la comtesse se jette à ses pieds, ils lui jurent l'un et l'autre le plus entier dévouement : que votre majesté ordonne, nous sommes prêts d'obéir ; mon mari, dit la

comtesse, est votre ministre, je suis sa femme, nous sommes absolument à vous; encore une fois, ordonnez, tranquillisez-vous, reprenez vos sens et tout ira bien, nous vous le jurons.

La reine, reprenant ses sens, continua ainsi. Ce rusé Bezenval m'a perdue par ses conseils; il m'a excitée contre vous, en m'assurant que votre crédit étoufferoit le mien; que je ne pourrois ni gouverner mon époux, ni me ramener mon peuple indigné de mes légéretés qu'en donnant un prince à l'état; je ne l'ai pas cru dans les premiers momens, mais il m'a fait renouveller les mêmes principes par Vaudreuil et par Coigny; mes gens ont entendu ces discours : Campan et Bazin sont venus pleurer auprès de moi : Adémar m'a trompée aussi, il m'assuroit et me faisoit assurer par sa femme que c'étoit le seul moyen qui me restoit pour n'être pas perdue sans ressource. Ma Jule m'a fait sentir que mon auguste époux commençoit, ainsi que tous ses sujets, à se dégoûter de moi et qu'il falloit frapper ce grand coup. Enfin, mes chers amis, je vous le confesse, j'ai eu Dilon, Coigny, Bezenval, Vaudreuil, Campan, Bazin, un petit commis de la guerre, l'abbé de Vermont et presque tout ce qui m'approche, le résultat

c'est

c'est que je suis grosse ; il faut que par votre secours le roi le trouve bon.

N'en doutez pas, répliqua la comtesse, n'en doutez pas, il le trouvera bon, il en sera même charmé ; c'est sa gloire, son honneur et le bien de l'état ; allons, monsieur le comte, voyez sa majesté et parlez-lui avec cet ascendant que vous avez sur lui et celui que vous donne une telle circonstance ; mettez-y de la dignité et sur-tout point de plaisanteries ; oubliez pour un moment l'habitude où vous êtes d'en faire sur-tout, et ne perdez pas de vue que cette affaire-ci n'en est pas susceptible. La reine saisit cet instant de chaleur, prend la comtesse par la main, la mène à son souper avec son mari, la comble d'honnêtetés et de préférences, au point que la pauvre comtesse, qui ne s'attendoit nullement à cet excès d'honneur, éprouva une telle révolution, qu'elle pensa faire sous elle, et eut la plus grande peine à rester jusqu'à la fin de cette fête que la reine lui donna. Qui fut bien étonné ? ce furent les courtisans témoins de ce raccommodement, dont ils ignoroient la cause ; sur-tout ceux à qui il fut ordonné par la reine de faire le Macao de la comtesse ; on

sait que c'est son jeu favori, la reine le taille elle-même.

Quand la cour se fut séparée, le comte resta seul avec le Roi, auquel il parla de la grossesse de la Reine; sans doute il n'eut pas de peine à le persuader de sa paternité, car on entendit le Roi répondre : *Je m'y attendois bien, car j'ai resté dans son lit plus de deux heures.* Depuis ce temps, le Roi se montre fort radieux. La Reine a repris son empire : elle appelle le comte de Maurepas son cher ministre, et en conséquence elle a beaucoup fêté le comte d'Agénois. Monsieur et Madame paroissent être les seuls qui enragent de cet événement, parce que, dit-on, ils sont assurés par leurs espions de son origine. Tranquille sur son époux, notre Antoinette recommence son train ordinaire : mêmes folies, mêmes inconséquences, même inconduite. Elle profite de son état et du moment où tout se fait impunément : elle maîtrise les ministres; le seul Vergennes lui résiste à force de vertus. Elle n'a cependant pu empêcher la chûte de Necker (19) qui, à force de sottises, de vanité et de fausses démarches, a été renvoyé et remplacé par le vieux Fleuri, conseiller d'état, aussi incapable au moins d'être à la tête de ce

département que son prédécesseur, et c'est beaucoup dire. Le Castries, déconcerté de la chûte de Necker (20) perd le soutien et l'ouvrier de sa besogne à laquelle il n'entend rien du tout. Le Ségur creve d'orgueil, de morgue et de bêtise. Le Fleuri, tout Choiseul qu'il est, veut chasser le Mirosménil : celui-ci a pris de quoi partir. Amelot est toujours un animal qui ne fait rien que par son plat Robinet. A bien prendre, la cour de France est à présent une pétaudiere : cette belle pureté de mœurs que l'on avoit voulu afficher dans les commencemens du regne est f..... Richelieu prime de nouveau, et dit qu'avant de mourir il veur donner une maîtresse en titre au Roi, un amant avoué à la Reine, un bordel au comte d'Artois, un étalon à Madame, et une putain à Monsieur, afin de mourir comme il a vécu. La Reine même rafolle de ce vieux paillard; elle applaudit à ses pirouettes, et aux histoires scandaleuses qu'il raconte.

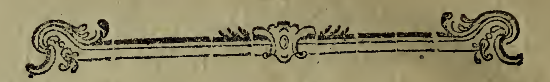
La grossesse de la Reine avance; elle est monstrueuse, elle a une gorge énorme qu'elle affecte de montrer indécemment. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette grossesse n'est point encore déclarée dans les formes, ainsi que cela se pratique après les quatre mois et

demi ; il semble que l'on craigne de donner de la publicité à ce grand événement, qu'une si petite cause a produit. Même colere entre la Reine et Madame ; madame de Lamballe est toujours au froid, la Jule au chaud, la Simiane et Laborde toujours en exercice. L'indiscrétion d'une de ces actrices des plaisirs de notre Antoinette a mis au jour une incommodité qui fait beaucoup craindre pour le prochain accouchement, c'est une descente, ou relâchement de matrice occasionné sans doute ou par excès de débauche, ou par la maladresse de l'illustre accoucheur Vermont. L'abbé de Vermont est toujours dans la plus grande faveur. Le petit fablier Nivernois a fait un conte sur la grossesse : ce petit intriguant est toujours aussi faux et aussi menteur que son confrere le maréchal Duras (21) autrement dit le maréchal des menus, protecteur né de toutes les coquines des spectacles, vilain, plat, lâche comme son pere, et n'ayant nulle espece de considération. Ces illustres forment la société de la Reine, auxquels il faut joindre le coëffeur, les joueurs, les banquiers Chalabre et Poinçot ; parmi les femmes la petite Iners, la petite Campan, quelques musiciens et chanteurs. N'êtes-vous pas étonné de la dignité que conserve sur le trône de France la fille

de la fameuse Marie-Théres, et la sœur du fameux Empereur Joseph II., qui court tant après la célébrité, sans qu'il puisse jamais se flatter de l'atteindre.

La suite de la vie de notre illustre Marie-Antoinette nous fournira sans doute une ample matiere pour d'autres volumes d'anecdotes. Il y a tout à présumer qu'elles seront de plus en plus intéressantes ; ainsi nous prions les lecteurs de prendre patience : nous aurons soin de recueillir les faits, et de les rendre, (comme sont ceux-ci), avec la plus grande vérité. Il est des traits que tout l'art possible ne sauroit embellir. Fasse le ciel cependant que ces vérités, si elles sont présentées à cette princesse, puissent la corriger, et la faire briller d'autant de vertus qu'elle la fait par ses étourderies : c'est le vœu de tout bon Français.





N O T E S.

(1) Ces deux femmes ne supportent point le parallele. L'une avoit les foiblesses et la bonhommie d'une fille; l'autre a les ardeurs de Messaline et la cruauté de Frédégonde. La premiere aimoit l'argent pour le dépenser, et en faisoit l'instrument de sa parure; la seconde l'aime pour thésauriser, et en fait le ressort de sa vengeance. Celle-là se prêtoit avec peine aux intrigues qu'on lui disoit nécessaires au soutien de sa faveur; celle-ci vole au-devant de l'intrigue et en fait l'ame de sa turbulente existence. Enfin, l'une a presque honoré un état qui ne peut pas l'être, et l'autre en a prostitué un qu'on ne croyoit pas même pouvoir être avili.

(2) Comment peut-on comparer l'homme le plus léger à Richelieu, et l'homme le plus étourdi à Mazarin. Choiseul est inexcusable d'avoir formé les nœuds impolitiques, puisqu'il ne vouloit pas immoler son pays à l'Autriche. Il est inexcusable puisque le caractere d'Antoinette étoit connu avant d'être tout-à-fait développé, puisqu'il ne pouvoit ignorer que Marie-Thérese avoit dit : « *Je suis quitte avec la France, elle aura ma fille pour reine.* Il a déposé dans le sein d'un de ses amis qu'il avoit trop compté sur la séduction des François. Il imagina qu'Antoinette voudroit être adorée, et que la multiplicité des plaisirs étoufferoit les malheureux germes d'un caractere funeste non-seulement au pays qu'elle habiteroit, mais au siécle qui la verroit exister.

(3) Il faudroit bien mal connoître les femmes altieres de la cour, pour ignorer l'empire que l'or a sur elles. Nos usages sociaux sont tels que les dames françoises sont toujours sans un écu. Leurs besoins sont insatiables, et leurs moyens presque nuls. La comtesse de *Béarn*, qui fit cette ridicule présentation, n'avoit pas de jupes; la maréchale de Mirepoix, dame d'honneur des catins de nos rois, devoit autant de sacs qu'elle avoit de cheveux blancs; madame de Valentinois avoit cent fois envié le sort de mademoiselle *Langes*; c'est à elle que le duc de Choiseul disoit, après l'avoir eue, au bout d'une demi-heure: Causons maintenant. A quoi dois-je vos » faveurs? Ce n'est pas à ma figure, je suis fort laid; » ce n'est pas à mes sentimens, je ne vous ai jamais » dit que je vous aimois; ce n'est pas à votre amitié, » vous avez dit ce matin des horreurs de moi au prince » de Beauveau. Quand on méprise les gens, faudroit-il » au moins qu'ils sussent pourquoi.

(4) Pour avoir outré les plaisirs, et dépensé une partie de sa jeunesse dans les folies de la volupté, on ne mérite pas des reproches aussi amers. Ce prince patriote est bon mari, bon pere, bon ami; il est généreux, populaire, bienfaisant; y a-t-il des défauts que tant de qualités ne compensent? On auroit désiré quelquefois plus de sévérité dans le choix de ses amis. Quand il les fit, il étoit jeune. Il a mieux aimé les conserver imparfaits, que de les abandonner à l'époque où il les a connus. Il y a quelque chose d'estimable dans ce procédé: d'ailleurs il y a si peu d'hommes en droit de faire des reproches aux autres! Il n'y a guere que

contre les caracteres vicieux qu'il faut s'armer sans indulgence.

(5) Ce portrait n'est pas ressemblant. Elle est tracassiere, mais non intriguante. Quand on ne met en jeu que de petits moyens, quand on expose son secret deux fois par jour, quand on a des femmes pour amant, on n'est point intriguante. L'intrigue demande un esprit plus nerveux et des vices mieux conditionnés. Le trait principal du caractere dominant de madame est le désir impérieux de jouir. Elle aime le vin, les hommes, les femmes, les jardins, les meubles, l'argent, et obéit à ces goûts divers, coûte qui coûte, que le roi jure, que son mari boude, que le ministre refuse, qu'il y ait une révolution, que les états-généraux apportent la réforme, elle s'en f.... Elle veut jouir, elle jouira.

(6) Cela est trop fort, il falloit dire sans nerf, sans principes fixes, mais bonne, généreuse. Ce qu'elle aime par-dessus tout, c'est le plaisir. Dès que sa tête est montée, tout est dit, il faut qu'elle réussisse. Des princesses qui n'ont rien à faire que d'écouter l'histoire scandaleuse de Paris, de Versailles, de la cour, dont l'imagination toujours tendue vers un objet est sans cesse rafraîchie par les récits voluptueux de leurs femmes, qui, sachant qu'on plaît par-là, s'étudient à bien peindre. Une d'entr'elles racontoit l'aventure de mademoiselle Contat avec M. P* *, et s'embarrassoit. Il est difficile, dit-elle, de toujours gazer. *Ne gazez plus*, dit la princesse, *les mots pour moi équivalent à la chose.*

(7) *Ces trois jeunes femmes, comme on le voit n'étoient occupées que de cailletage.* Cela est surprenant. La passion des princes est de savoir tout ce qui se passe même dans les états les plus subalternes. C'est de là dont ils tirent leurs amis, leurs espions, leurs confidens. Ils s'imaginent que descendre aussi bas est donner la plus grande marque de faveur ; ou ils pensent qu'ils sont les moins dispendieux à acheter ; ou enfin, comme il s'y trouve moins d'élévation dans les sentimens, par-là même ils sont plus rapprochés. Cela est presque incroyable sans être moins vrai ; mais les fourberies, les bassesses, les mensonges, les ressources honteuses, l'avarice, sont infiniment plus communs dans la classe des princes, que dans aucune autre de la société.

(8) Il est par-dessus tout égoïste, et jaloux des genres de célébrité, qui ne donnent aucune peine à acquérir. Sa manie est de passer pour bel esprit. Delà du soin dans ses billets, un air de protéger les talens, une espece de sarcasme quoique grossier. Au lieu de courir après l'esprit qu'il est inutile d'attrapper, et qu'on ne singe point quand la nature a oublié de le donner, il faudroit prendre du caractere bien autrement essentiel, qu'on peut acquérir en ne voyant que des hommes qui en ont · mais alors il ne faut pas admettre à son intimité un *moderne*, un *la Châtre*, un de *Nesle*, et autres vils flatteurs. Monsieur va par les sentiers d'une politique au-dessous de son rang, et qui ne le menera jamais qu'à faire faire des réflexions désagréables sur son personnel.

(9) D'accord, mais le moins estimable. Ce prince fugitif a développé un caractere atroce. Il a conçu les projets les plus infernaux contre un peuple humain et généreux, il a converti l'aristocratie en tyrannie, et il ne lui a manqué que le talent de faire triompher le despotisme. Lorsque Necker alloit au conseil, il l'aborda et lui montrant le poing, » Où vas-tu, traître » d'étranger? Est-ce ta place au conseil, f. . . . bour- » geois? Retourne-t-en dans ta ville, où tu ne pé- » riras que de ma main ». Le ministre recule d'un pas en arriere, se tient droit, ne répond pas une syllabe, et entre dans la chambre du conseil. Ce sang-froid vaut mieux qu'un discours. Le comte d'Artois n'a ni culture, ni principes, ni patriotisme, ni sens, ni intelligence, ni fermeté; il ne sera jamais à craindre, mais il fera beaucoup de maux momentanés. La patrie l'a proscrit.

(10) *Voyez la note 4 de la page* 71.

(11) Un curé de campagne, épais, avare, entêté et vain comme un prince de la maison d'autriche, excepté le chef : il n'estime pas sa sœur, il déteste son frere, et n'aime guere que l'argent dont il rafolle à un point d'avouer que c'est son meilleur ami. Quand on convient d'un *meilleur ami pareil*, il est bien près de devenir l'unique. Ce prince n'étoit pas fait pour réussir à Paris. Outre que comme sa famille, il déteste les françois, c'est qu'il est emprunté et singuliérement gauche. Le destin des princes en général est d'être mal élevé. Celui-ci a plus à se plaindre encore de la négligence des siens.

(12) Bon enfant, tantôt aux hommes, tantôt aux femmes, mais toujours à celui ou à celle qui le payoit le mieux. Il auroit dû élever l'édifice d'une grande fortune ; mais un esprit médiocre, une ame énervée comme son corps, des inclinations mal placées, la dépendance que donnent les services mendiés et obtenus, un goût qui avilit quand ceux qui se le permettent n'ont pas la tête des *Socrates* ou l'esprit *d'Alcibiade*, trop de choses conspiroient à ruiner des plans qui ne réposoient que sur un joli visage. *Antinoüs* avoit de plus de larges épaules, et tous les talens que procure une éducation soignée. Antoinette n'étoit pas exigeante, il suffisoit d'appaiser son imagination brûlante ; elle dispensoit d'esprit, de talens, de mœurs, d'amour, de fincérité ; ah ! la charmante maîtreffe !

(13) Il a fallu que la fortune violât cette femme, Née paresseuse, insouciante, elle n'eût jamais aspiré à subjuguer les reines, si elles ne fussent venues la chercher. C'eft une de ces femmes qui préferent la paix à la vertu, & accordent pour se débarrasser du tourment de résister. Jettée dans le tourbillon, assaillie des solliciteurs, accablée des dons des rois & de l'encens de la faveur, elle se plaignit plus d'une fois dans le sein de l'amitié, de l'embarras de ses destinées. Vaudreuil lui plut, parce qu'au lieu de se laisser aimer, il lui persuada qu'il aimoit. Il n'avoit point cette supériorité qui humilie, ni cette médiocrité qui alarme. L'usage du monde & un sens affez droit suppléoient à ce qui lui manquoit pour être un homme marquant,

D'ailleurs Chamfort, sans lui donner de l'esprit, lui traçoit cependant une route assez sûre.

(14 Des gases! Oui, c'étoit le prétexte, mais Guimard avoit un plus sublime emploi. De toutes les prêtresses de *Venus* arrivées à une certaine célébrité, il n'en est point qui ait mieux connu le culte que cette fille. Depuis trente ans elle la pratiquoit avec tant de gens, avec tant d'assiduité, qu'elle sait ce que beaucoup de gens ignorent. On lui faisoit conter ses inépuisables aventures, & dire ce que chacune lui avoit appris de nouveau dans l'amoureux combat. Le nombre de ces précepteurs la mettoient à même d'en être un elle-même, supérieur à tout ce qui a existé. L'écoliere alloit ensuite répéter ses leçons avec cette quantité d'amans plus nombreux, et sur-tout moins imbécilles que ceux de Pénéloppe. D'ailleurs, on étoit bien sûr qu'Ulisse ne reviendroit pas.

(15) Le Baron de Besenval, suisse de nation, a eu tous les succès dûs au courtisan le plus adroit. Créature de *Choiseul*, Mentor de *Segur*, amant des femmes en crédit, amant des jeunes gens en faveur, également propre aux deux cultes, un sybarite aimable, faisant grande chere, amateur de tableaux de dessins voluptueux, et d'estampes libertines; né avec peu d'esprit, mais devenu un homme plus qu'ordinaire à force d'avoir vû et écouté; une belle figure lui servit d'introducteur à la cour, une grande fortune le mit à même de briller, une gayeté piquante lui fournit de quoi se soutenir. Il avoit bien autant de vices qu'un autre, mais

il sut mieux les cacher. Des déhors séduisans firent illusion. D'ailleurs la bonhommie jointe aux succès, a un charme irrésistible.

Le baron de Besenval, sans être modeste, ne fut point insolent. Sa maniere de courtiser ressembloit à des soins.

(16) Il ne l'a pas été assez long-temps. Montfalcon à Londres ! un chanteur, un histrion pour traiter avec *Pitt* ou *Fox* ! On avoit trouvé bien ridicule le choix du comte de *Guines*; s'il étoit ignorant du moins savoit-il se vanter. Mais Adémar, surpris lui-même de sa fortune, a toujours eu cette timidité qui naît de la conscience, de son impuissance. Adémar usé, d'un esprit médiocre, d'une figure blême et commune, a cependant obtenu les faveurs royales. Quelqu'un (car il faut faire à chacun honneur de leur réflexion.) quelqu'un a remarqué qu'Antoinette a choisi presque toujours des amans secs, effilés, déguingandés. Cela s'accorde mal avec ce ressort impérieux que l'on nomme tempérament dont la plupart des femmes se défendent, tandis que c'est la meilleure excuse de leurs folies.

(17) Vil et plat coquin, source de tous les maux, objet digne de l'indignation publique, et que le peuple voudroit voir à côté de *Launay* et de *Flesselles*. Ce conseiller perfide, qui a tant de points de ressémblance avec *Narcisse*, est l'auteur d'une foule de maux dont les historiens timides conservent la liste effrayante. Le moment de vengeance reviendra, et des événemens

mettront à même de demander compte à ce prêtre impudent de son ministere secret. On a beau dire que la princesse n'avoit nullement besoin d'être incitée. Mauvaise excuse. S'il n'a pas eu la gloire coupable de conseiller le mal, au moins l'a-t-il eue d'en faciliter l'accomplissement. Tantôt espion, tantôt agent, il a étouffé les remords naissans ou prévenu ses repentirs salutaires.

(18) Le maréchal de Segur, si étonné de son avancement, étoit un brave militaire, un mari complaisant, un bon citoyen, et assez loyal pour punir celui qui donna au roi le conseil de le faire ministre. Il avoit atteint sa quarante-cinquieme année qu'on ne l'écoutoit seulement pas dans les discussions les plus ordinaires. Jugez de sa surprise lorsque la cabale l'appella au ministere. Ne pouvant avoir de vues, décider d'un projet, juger du mérite; il s'occupa non pas de faire sa place, mais de-la garder. Il ne nomma plus aux emplois, il devint l'écho de la Reine, et pour masquer une aussi basse complaisance, il crut en imposer par une sévérité affectée qui n'étoit pas dans son cœur, et qui aux yeux des connoisseurs le rendoit plus ridicule qu'haïssable.

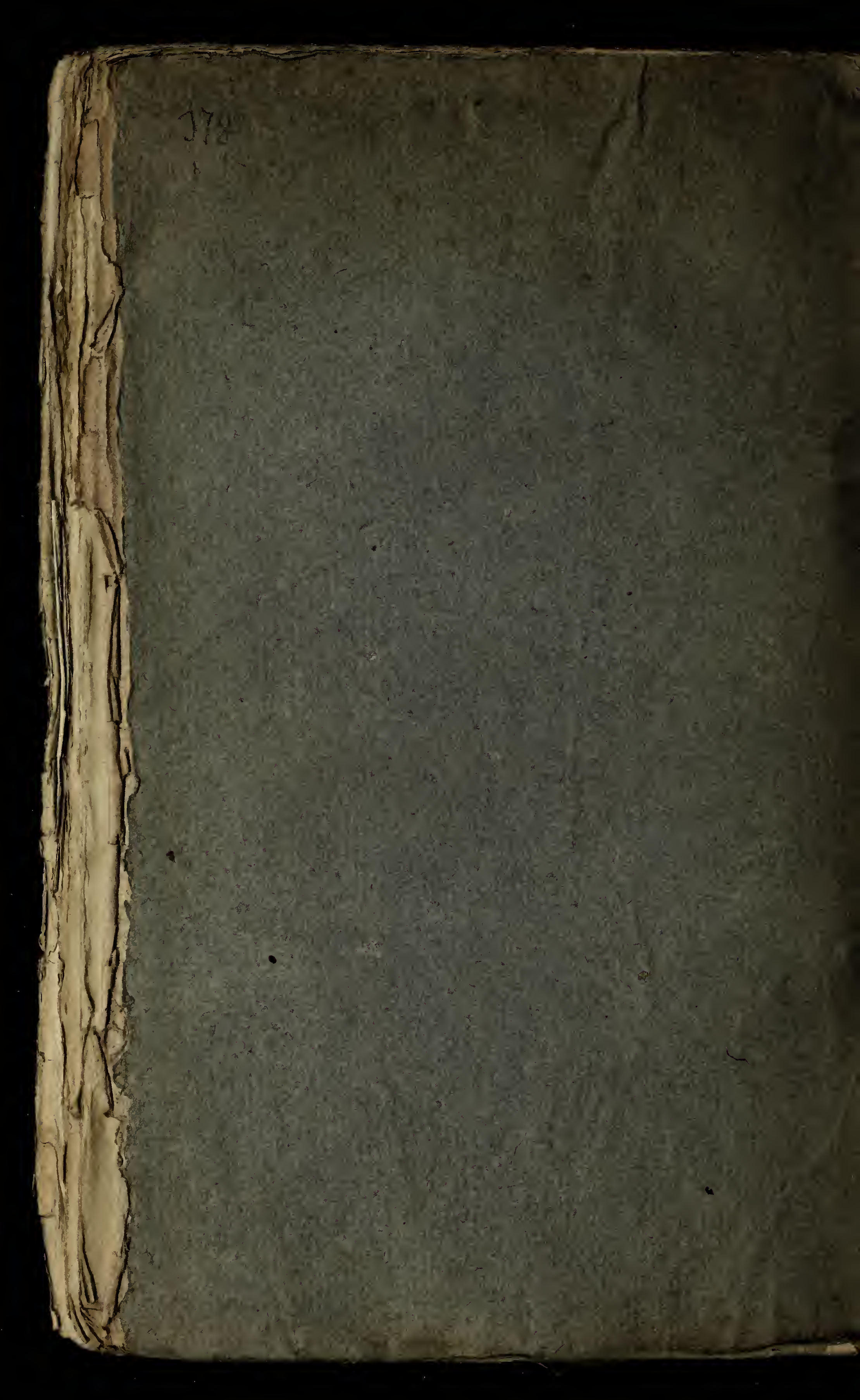
(19) Ce ne n'est pas assurément le moment de le dire, mais deux ans ne se passeront pas que ce ne soit une vérité généralement reconnue. Malgré tout le bien que M. Necker a dit de lui-même, malgré tout celui qu'il a fait dire par ses créatures enthousiastes ou soldées, il est pourtant vrai que Necker est sans esprit ; et ce F. Mirabeau, qui frappe toujours si juste, a eu raison de dire dans son livre sur l'*agiotage* qu'il falloit faire

cas de Necker comme d'un littérateur et non comme homme d'état : or, pour être littérateur, il ne faut pas un grand génie. Tous les livres de M. Necker ne contiennent pas six idées. Aussi lorsqu'on a voulu faire *son Esprit*, on a été surpris de ne trouver que des lieux communs, des platitudes revêtues d'un peu d'emphase.

(20) Je le crois sans peine. Une chûte moins bruyante auroit produit le même effet. Toujours effrayé, toujours embarrassé, toujours audessous de sa besogne. Ce bonhomme imagina qu'en épousant le parti d'un Ministre préconisé, on épousoit aussi sa réputation. Jamais il n'aima M. Necker, Moins encore la bourgeoise *Curchaud*, mais il se fit leur prôneur, parce qu'il se flatta que les rayons du ministre réfléchiroient sur lui. Qu'on est à plaindre lorsqu'on n'est rien par soi-même ! Dans quel état il a laissé la marine! Ce n'est pas qu'il écrivit cinq ou six heures par jour, mais il ne pensoit pas cinq ou six minutes dans un mois. Sans la révolution, le *Castries* auroit été premier ministre. Il avoit pour cette place deux grands avantages, la souplesse et la médiocrité.

(21) C'est le péché mignon des gens de la cour. Ils ne peuvent pas dire un mot de vrai. Le pauvre marechal cité je ne sais pourquoi, n'est pas plus menteur que dix autres. Voilà une belle pécadille à reprocher à un homme de cour ; c'est comme si l'on reprochoit à *Beaumarchais* d'être un peu caustique, à *Linguet* d'être un peu paradoxal, à *Bergasse* d'être un peu faux, à *Daudet* d'être indélicat. Les courtisans se vantent de sa-

voir mentir. Ils appellent cela *déjouer* leurs rivaux, être déliés et propres aux affaires. Quant à celui qui sert de pendant au maréchal de *Duras*, je ne savois pas qu'il fût menteur, qu'il fût persécuteur, qu'il fût tout ce qu'on lui reproche depuis deux ans. Mais je le crois, parce qu'il est hypocrite, et que ce mot est le synonyme de tous les vices.


378